

GUSTAVE LEVAVASSEUR.

POÉSIES FUGITIVES



Eaux Fortes par Jules B.

PARIS

CHEZ DENTU, PALAIS-ROYAL,

Galerie vitrée.

1846.

GUSTAVE LEVAVASSEUR.

POÉSIES FUGITIVES

Eaux Fortes par Jules B

PA RIS

CHEZ DENTU, PALAIS-ROYAL.

Galerie vitrée.

1846.

Abbeville. – Typographie Jeunet.

PRÉFACE.

Hélas ! ce n'est plus l'usage
Des poètes de nos jours
De parler de leur visage
Et d'en peindre les contours.

A quoi bon prendre la peine
De parler de nos cheveux,
Dans cette espérance vaine
De le dire à nos neveux ?

Dans nos gloires éphémères,
La plus folle, en vérité.
Et la Reine des chimères,
C'est bien la Postérité.

Ah ! si notre dynastie
N'avait pas le front si haut,
On prendrait la modestie
Pour notre moindre défaut ;

Mais grands, petits ou difformes,
Si nos auteurs d'aujourd'hui

Laissent nos grâces énormes
Captives dans leur étui,

Chacun dans son coin s'arrange,
A ses heures de loisir,
Une façon d'ame étrange
Qu'il se modèle à plaisir ;

A sa manière il l'habille,
Le plus souvent d'habits noirs,
Et de ses maux il babille
Des matins jusques aux soirs :

C'est quelque grande blessure
Qu'il aura reçue au cœur,
Et qui saigne outre mesure
Sous un teint frais et moqueur.

Du mendiant au Poète,
Toujours le même couplet,
Toujours la même requête :
– La charité, s'il vous plaît ? –

Ils ont le même artifice.
Et, pour se moquer de nous,
Le mal est souvent factice
Aux ames comme aux genoux.

Nous comblons de dons injustes
Un tas d'ingambes perclus,
Et les cœurs les plus robustes
Sont ceux qui pleurent le plus.

Jadis on n'affichait guères
Ces erreurs de sentiment,
Et quand on pleurait naguères.
C'est que l'on souffrait vraiment.

Les plus grandes tricheries
Des Poètes, nos aïeux,
Etaient, dans leurs rêveries,
De se faire les doux yeux.

Avec Philis ou Charlotte
A peine un plus langoureux
Dans un sonnet se dorlotte
Et se feint d'être amoureux ;

Mais, pour plaire à sa conquête,
Chacun d'eux, complaisamment.
Lui peint des pieds à la tête
Son respectueux amant.
Le Pays le fit en prose,
Saint-Pavin le fit en vers,
L'un avait la lèvre rose,
L'autre, le dos de travers.

A leur exemple que j'aime,
Je veux faire mon portrait,
Et le dessiner moi-même,
Ligne à ligne, et trait pour trait.

Je suis Normand d'origine,
Mais je n'ai de mes aïeux
Gardé que la bonne mine,
Et j'ai pris ailleurs mes yeux.

Nos Rollons et nos Guillaumes,
Qui, dans un âge plus pur,
Usurpèrent des royaumes,
Avaient tous des yeux d'azur.

Deux prunelles assez brunes,

Sous un double sourcil noir,
Sont, aux heures opportunes,
Hôtesse de mon miroir.

J'ajouterais quelque chose
Sur leur fier ou doux éclat,
Mais, en vérité, je n'ose,
Je passerais pour un fat.

Mensonge, hélas ! éphémère !
Ce que j'en sais, il faudrait
Le demander à ma mère,
Et ma mère mentirait.

Chaque amour pour sa conquête
Est aveugle et triomphant.
Et toute mère est Poète
Pour embellir son enfant.

Un barbare et vieil usage
Semble exiger que les nez
Soient au milieu du visage
Dans les minois bien tournés ;

Mais les nez, surtout en France.
S'en vont de tous les côtés,
– La France est par excellence
Le pays des libertés. –

Le mien, pour suivre l'exemple,
A droite s'en est allé,
Mais, lorsque je me contemple,
J'en suis presque consolé,

Car il se recroqueville.
Comme un bec de fauconneau.

Mon nez est de la famille
Du nez de feu Cyrano.
Et j'aurais fait ma fortune
Sans courir aucuns hasards,
Dans ce pays de la lune
Où l'on bernait les camards.

De ma bouche assez petite
Je ne dirai que deux mots :
C'est qu'elle s'ouvre trop vite
Et ne se ferme à propos.

D'un menton comme le nôtre.
Gloser serait hasardeux :
Ils y perdraient l'un ou l'autre,
Car, bien comptés, j'en ai deux.

La tête ainsi façonnée,
Qu'à loisir je vous dépeins,
Est en outre couronnée
De cheveux blonds et châains.

Malgré sa brûlure adroite.
Le fer ne leur fit jamais
Désserter la ligne droite
Pour la courbe que j'aimais.

Pour sa chétive nature,
Vous savez qu'Agésilas
Faillit servir de pâture
Aux poissons de l'Eurotas :
Sparte, la ville de guerre,
Aux Héros brutaux et nus,
Dans son sein ne souffrait guère
Ni l'esprit ni les bossus ;

Si la coutume malsaine.
Au lieu des estropiés,
Dévouait à l'eau de Seine
Tous ceux qui n'ont pas cinq pieds,

Sans qu'on entendit ma cause,
J'eusse été mâché menu,
Et, sans la Métempsychose,
Serais poisson devenu.

Splendide eût été l'aubaine.
Un requin se fût repu
De toute la chair humaine
De mon corps de nain trapu,

Car, dans ma large attitude,
Aisément l'on reprendrait
Les degrés de latitude
Qu'en longitude on perdrait.

Mais de ma lourde machine.
Nature, oignant les ressorts,
Me fit une souple échine
Et des jarrets assez forts.

Cabrioles et culbutes
Étaient mes jeux favoris.
Et j'aimais toutes les luttes,
Jusqu'à celle des esprits.

Des jeux de force et d'adresse
J'étais zélé partisan,
Et j'avais toute souplesse.
Hors celle du courtisan ;

Car je blâme un auteur fade :
Sans souci d'être galant,
Je suis fier, souvent maussade.
Aucuns disent insolent.

J'étais, en l'adolescence.
Leste, fringant et dispos ;
Mais de cette effervescence,
Pour la garde de mes os.

Les ans, tombant goutte à goutte,
Ont déjà pris le plus beau :
Demain ce sera la goutte,
Après-demain le tombeau.

De ma nature plaisante
Voici, sauf quelque défaut.
La peinture complaisante,
Depuis le bas jusqu'en haut.

Si quelque personne austère.
Sur l'écorce jugeant mal.
S'informait du caractère
Du présent original :

Le Normand eut en partage,
Comme de plus ébahis,
Une ame faite à l'image
Du ciel vert de son pays.

Le matin, ce sont nuées
Au flanc noir, au brun contour,
Par tous les vents remuées ;
A midi c'est un beau jour.

Puis, le soir, ce sont encore
D'autres nuages venus
Qui sont partis, dès l'aurore.
Vers des pays inconnus.

La chaleur est excessive
Tant que dure le soleil,
Mais quand le nuage arrive,
Il fait un froid sans pareil.

Dans les jours les plus splendides,
Vers le soleil nous voyons
Flotter des vapeurs timides
Qui nous voilent ses rayons ;
Mais dans le jour le plus sombre,
Toujours, de quelque façon,
Un rayon d'or perce l'ombre
Et sourit sur le buisson.

Ainsi, folle ou nuageuse,
Du chaud au froid va l'humeur
Dans la tête voyageuse
Et légère du rimeur.

Suivant le soleil et l'heure,
Sombre ou calme est son esprit ;
C'est tantôt Jeannot qui pleure,
Et tantôt Jeannot qui rit.

Par moments, un doux sourire
Luit sur ses plus tristes jours,
Et, lorsque Jeannot veut rire,
Jeannot éclate toujours ;

Mais à l'heure la plus gaie.
Sous le rire le plus franc.

Dans sa tête fatiguée
Erre le nuage blanc.

Triste espèce que l'humaine.
Ainsi réduite au désir,
Qui ne sait prendre sa peine
Et qui prend mal son plaisir !

Faut-il, pour te satisfaire,
Encor quelque autre détail.
Lecteur courtois, et te faire,
En un étrange travail.

La confidence hypocrite
Des travers de mon esprit
Et l'aveu de mon mérite
Orgueilleusement écrit ?

Pour faire un pareil ouvrage.
Je te le dis franchement,
Il me manque le courage
Ainsi que le jugement.

Dans une aussi grave affaire
Ne t'en rapporte qu'à toi,
Pour me louer ou te taire,
Mon ami lecteur, lis-moi.

Septembre 1845.

LA RIME.

Epître à mon ami ERNEST PRAROND.

C'en est fait, mon ami, je ne sais plus rimer.
Dans le dernier morceau que j'ai fait imprimer
Il est jusqu'à trois vers, il faut que je l'accorde,
Qui riment comme Absurde avec Miséricorde ;
Mon vieux poulx ne bat plus, et mon esprit usé
N'est qu'un sou démarqué, trente fois refusé.

Quoique vous gourmandiez encor le pauvre diable,
Son mal est, selon vous, mal irrémédiable,
Mais vous croyez devoir à vos antécédents
De l'appeler un peu maroufle entre les dents,
Et, tout en prisant moins Ménippus qu'Epictètes,
Vous l'accablez sans choix d'un monceau d'épithètes.

Rime chère au Poète, emblème virginal
Qui viens au bout du vers sonner l'accord final,

J'aime pourtant encor ta grâce fraternelle
Et ton contrat charmant d'alliance éternelle.
Au fleuve de la vie, où tous nous descendons,
Notre barque s'en va, dans ses fiers abandons.
Le long des bateaux plats et des vaisseaux splendides,
Confier au courant ses mouvements candides,
Et, si dans ce conflit parfois nous chavirons,
C'est pour n'avoir pas su tenir nos avirons ;
Mais en équilibrant d'une manière adroite
L'effort de la main gauche et celui de la droite,
Le rameur exercé descend gaîment le cours.
En chantant sa chanson, sur le fleuve où je cours.

C'est vous qui l'avez dit ; aux poèmes épiques.
Ainsi que des soldats qui portent haut leurs piques.
Les fiers alexandrins défilent deux à deux.
Au lieu d'avoir la mine et le ton hasardeux
De chenapans qui vont en conquête lointaine,
Ils ont le plus souvent la tournure hautaine,
Mais grotesque, d'huissiers aux grandes sessions.
Ou de suisses d'église à nos processions.
Dans la procession passent les uniformes,
Les clercs et les laïcs, les beaux et les difformes ;
Béni soit le premier à qui vint au cerveau,
Pour varier un peu l'éternel écheveau,
La pensée innocente autant qu'ingénieuse
De mettre entre les rangs la troupe harmonieuse
De ces frères dispos, frais et bien découplés,
Qui vont jetant des fleurs, deux à deux accouplés,
Et que soit à jamais la mémoire bénie
De ce décorateur à qui son grand génie
Révéla que la chose aurait plus de douceurs
Si deux frères passés faisaient place à deux sœurs,
Et si, dans tout pays, pris avec leur costume,
Ces couples-là, formés à la même coutume,

Défilaient au soleil de la Postérité
Dans une régulière irrégularité.

Vous devinez déjà qu'au cœur de tout poème
Ces enfants Turcs ou Juifs, de France ou de Bohème,
Sont les Rimes où vont, après les masculins,
Les mots effeminés traîner leurs sons câlins ;
Frères et sœurs jougués, jumelle consonnance,
Ayant deux radicaux pour une désinence,
Distinctes, sans rapport même aux yeux des penseurs,
Et semblables pourtant ; comme il sied à des sœurs.

Sur l'océan du monde où chacun vers Dieu vogue,
Chaque herbe qui surnage à son tour a la vogue ;
L'ordre de ces enfants, dont je vous ai parlé,
Par les innovateurs fut trouvé mal mêlé ;
Tous les décorateurs et les nouveaux Ediles,
Les faiseurs de chansons, de drames et d'idylles,
Pensant celle d'hier déjà hors de saison,
Eurent chacun leur forme et leur combinaison.
L'un, qui voulait mêler les garçons et les filles,
Entre elles maria ces. petites familles ;
Les deux frères, avec ces premiers agenceurs,
Se trouvèrent toujours mariés aux deux sœurs,
Jusqu'au jour où, trouvant les vieux retardataires.
Dans la foule on laissa quelques célibataires.
Honnis soient les auteurs de ce relâchement,
Mais maudit, maudit soit celui qui lâchement
Laissa, par un beau jour de splendides paresse,
Les rimes pêle-mêle échanger leurs caresses,
Et fit voir au grand jour, à l'aventure errants,
Des vers mêlés, de sexe et d'âge différents.

Despréaux, direz-vous, et sa haute science
Suivraient ma métaphore avec impatience,
Et ce n'est point ainsi que le vieux rancunier

Peint sa belle ennemie au souris printanier.
Retenu dans ses fers, il veut faire le brave ;
En les cachant, il dit : – La rime est une esclave. –
L’esclave, c’était lui : Quinault, Pradon, Cotin
Apercevant la chaîne à son cou si hautain,
Allèrent agacer la servante-maîtresse.
Ce qui fit que sur eux se vengea la traitresse.
Des tours qu’elle a joués à ces illustres morts
La bonne et rare fille eut d’ailleurs des remords ;
Sans rancœur bien des fois elle fit leur ménage
Et mit l’abbé de Pure au carcan de Ménage.
Et puis elle a d’ailleurs, par ses soins empressés,
Fait la terre si douce aux poètes passés.

Elle était sautillante, accorte et si coquette,
Lorsque Clément Marot entreprit sa conquête,
Que pour elle parfois notre gentil Clément
Envoya la raison dans son lit inclément :
Mais cil son beau printemps elle était si jolie,
Qu’elle valait de reste une telle folie.
Puis comme un feu si grand à propos dépensé
Par leur touchant accord fut bien récompensé !
Clément Marot disait, pour vaincre l’ingénue :
« Vous souvient-il du temps où je vous ai connue,
Jouant chétive et grêle au foyer paternel ?
Nous nous jurions alors cet amour éternel
Qu’en l’amitié d’enfance un désir vague espère. » –
– Et Clément disai vrai. Car le vieux Jean, son père,
La voyant geindre au pied d’un infâme poteau.
Avait pris la petite aux plis de son manteau ;
Le père, qu’on allait hisser à la potence,
Etait, on le disait, un voleur d’importance ;
La fille s’accrochait au pauvre trépassant,
Mais lui dit au vieux Jean : « Emporte-la, passant,
« Je suis Villon, natif de Paris, près Pontoise,

« Que l'on va cravater d'un cordeau d'une toise,
« Pour apprendre à son cou, ballant aux deux piliers,
« Le poids exact et net des clous de ses souliers ;
« Mais cette folle-là. qui se tord sur l'arène,
« Est dans ses tiers haillons plus noble que la Reine. »
Le vieux Jean n'avait point l'oreille de Midas,
Il emporta le legs de l'autre Eudamidas :
Et choya tant l'enfant, sans mollesse énervante.
Qu'elle fut du logis la très-humble servante.
Tout service déduit et tout savoir compté.
Son plus beau titre était sa bonne volonté ;
Elle était souvent faible et souvent inhabile.
Tout cela du vieux Jean n'échauffait point la bile :
Le vieillard sans malice acceptait sans dégoût
La fortune du pot et le sel du ragoût ;
L'enfant avait grandi dans la vaste ignorance
Des secrets recherchés que veut l'intempérance,
Quand l'aiguillon de tous, hélas ! le plus petit
Qui vous pousse à manger est le bon appétit.
Ainsi que Cendrillon, vive, pimpante et leste,
Ignorant les trésors de sa grâce céleste,
Elle était enfouie aux cendres du foyer,
Lorsque Clément se prit à si fort la choyer.

Ce premier maître mort, elle orna d'asphodèle
Le sépulcre muet, puis entra chez Jodelle
Qui l'envoyait toujours, le bonhomme naïf,
Chez Ronsard, chez Belleau, la Péruse et Baïf,
Et lui faisait verser à toute la Pléiade
Les rubis du vin vieux qu'agaçait son œillade ;
Sur le seuil du logis elle faisait accueil
Aux Rois porte-laurier du carnaval d'Arcueil¹.
Dans les cornes du bouc, en folâtre écolière,
Elle mêlait gaîment les guirlandes de lierre,
Puis, portant gravement le mystique abacus,
Entonnait le refrain des hymnes à Bacchus,

Si bien qu'en ces beaux jours, précurseurs de la cendre,
Le vieux Ronsard pour elle oublia sa Cassandre ;
Par l'éloge du vin troublant le dieu caduc
Qui pleurait l'eau du ciel en son triste aqueduc.
Ils forcèrent l'écho de la voûte trouée
A chanter Evohé de sa voix enrouée ;
Mais on but tant et tant, lorsqu'à boire on se mit.
Que sur les pots vidés la belle s'endormit.

Quand elle s'éveilla, le froid, comme une lame,
De la pauvre transie ensevelissait l'ame ;
Au fond d'une cuisine, où le rouge pavé
Témoignait mat et cru qu'on l'avait trop lavé.
Sur le coussin houleux d'une chaise de paille,
Elle se réveillait de ses jours de ripaille.
Aux murs resplendissait le cuivre des Flamands
Et le fer bien fourbi des ménages Normands ;
Dans la virginité de leur froide alvéole
Les fourneaux mi-rouillés narguaient la casserole :
Bientôt elle entendit des pas hautains et lourds
Et vit entrer, brossant son pourpoint de velours.
Le maître du logis qui venait la soumettre,
– Joug de fer, regard d'aigle, avare et rude maître,
Qui lui faisait porter des pierres sur le dos,
Comme il avait vu faire aux reins du Calvados. –
Avec ce fier esprit, imprégné de Barême,
La pauvre s'aperçut qu'elle était en carême.
Jamais sous ce régime exact et printannier
Ne put même danser l'anse de son panier,
Car l'eau servait toujours de dissolvant à l'herbe
Dans le sabre estomac de François de Malherbe :
Elle en sortit ridée et les reins en arceau,
Mais savante et plus belle encor qu'en son berceau.

Elle allait des passants fuyant les avanies,

Aux chemins détournés disant ses litanies,
Et répétant trois fois ce verset infamant :
– Seigneur, délivrez-moi des fureurs du Normand ! –
Celui qui de là-haut toujours écoute et veille
Lui mit sur le chemin maître Pierre Corneille,
Un Rouennais, gros corps, mais esprit délicat,
Qu'on disait par la ville assez piètre avocat ;
Aussitôt essuyant ses pleurs de Carmélite,
Avec lui la folâtre improvisa Mélite :
Jamais un jour chagrin d'amour inférieur
Ne vint troubler leur calme et doux intérieur,
Et lorsque, refroidi par les glaces de l'âge.
Le vieillard, mal soigné, demandait la volage
Qui n'était plus toujours assise à son côté,
Il savait où trouver la clémente beauté
Qui, chez Thomas en haut s'étant acheminée,
Redescendait toujours, et par la cheminée.
C'est ainsi que fut doux le joug qu'elle traîna
Du sonnet de Mélite aux vers de Suréua.

Des Rouennais d'ailleurs la race complaisante
Ne mit jamais sur elle une main bien pesante :
On l'avait déjà vue habiter le terrier
D'un certain Saint-Amand, gentilhomme verrier.
Qui, natif de Rouen, rendait surtout hommage
Au doux charme des vers, du vin et du fromage,
Et qui s'émerveillait quand son œil s'effarait
Que cabaret rimât si bien avec Faret.

Le vieux Pierre défunt, et n'étant plus novice,
Elle n'eut qu'à choisir pour trouver du service.
Racine tour-à-tour la prit et la perdit,
Et quand elle servait le Boileau que j'ai dit,
Elle lui fit souvent de vrais tours d'écolière
En allant se cacher chez son ami Molière.

Les beaux-esprits d'alors, étant moins affermis,
Ne riaient déjà plus des vieux bons tours permis :
La bile, dont le rire en un moment nous purge,
S'amoncelait au flanc des enfants de Panurge,
Et la joyeuseté des maîtres vénérés
Grimaçait tristement à ces dégénérés ;
Dorant sa lâcheté du beau nom de prudence,
On se vengeait déjà par la jurisprudence ;
Un lâche. – il est aussi des lâches parmi nous, –
La laissa sans vergogne embrasser ses genoux,
Et le malencontreux eut même l'infamie
De traîner la transfuge en pleine académie.
Quand elle fut venue au pied du tribunal,
Elle avait de tout point le maintien virginal ;
Elle était bien un peu, la pauvre prisonnière,
Honteuse d'avoir fait l'école buissonnière
Et de s'être trouvée ainsi prise au hasard
Dans le triste imprévu d'un désordre sans art ;
Puis, petit à petit, la charmante accusée
Vers ses juges leva sa paupière rusée
Et ses yeux invaincus qui sur un cœur humain
N'avaient jamais manqué leur effet inhumain ;
Mais l'histoire enregistre au bas de bien des pages
Les fautes des sénats et des aréopages.
Bien des juges ont eu l'insigne cruauté
De narguer l'œil du juste et l'œil de la beauté.
Ses doux et longs regards furent peine perdue ;
Ils trouvèrent partout, dans leur course éperdue,
Les quarante regards de quarante bourreaux,
– Glaives frais émoulus attendant aux fourreaux ; –
Beaucoup étant d'ailleurs sourds à son harmonie,
On procéda bien vite à la cérémonie,
Et chacun put, au fond du classique fauteuil.
Venger commodément son confrère d'Auteuil ;

Par un reste d'égards pour ses anciens services
Le tribunal pourtant adoucit ses sévices,
Et le ressouvenir de son pays natal
Fit faire a son beau cou grâce du nœud fatal.
– La coupable, il est vrai, méritait la potence,
Mais par grande douceur, – ajoutait la sentence, –
Les illustres élus du sénat paternel
Ne la condamnaient pas au silence éternel ;
L'avis des gens experts en choses doctrinales
La réduisait au son de trois lettres finales ;
Avec ce bâillon-là, selon leur sentiment,
Elle devait toujours parler pertinemment. –
Quand on la rendit nue et réduite au cilice
A ses adoreurs, – innombrable milice,
Molosses indomptés, à la curée ardents, –
L'arrêt fut déchiré sur l'heure à belles dents ;
Au dos des immortels le faible qui ne cingle
Son cuisant coup de fouet, donne son coup d'épingle.
Epigramme et satire en ce jour vont pleuvant,
Comme la grêle drue et qu'aiguise le vent :
Mais dans le fiel, dans l'encre ou dans le sang trempée.
Que ce soit par la langue, ou la plume ou l'épée
Qu'on se venge ou qu'on venge un affront étranger,
On achève souvent celui qu'on veut venger.
De son pauvre grabat, après cette ouverture,
Chacun tirait à soi l'unique couverture,
Et sous ses fiers habits ayant vu ses défauts,
Lisait sans épeler le chapitre du faux ;
Et tel, qui ne voulait la croire vicieuse,
Lui reconnut au moins l'humeur capricieuse².

Un jour, longtemps après, comme on la méprisait,
Un jeune homme la vit qui par terre gisait ;
Pensant la consoler en sa triste disgrâce,
Des miettes de sa table il lui faisait la grâce,

Puis, exigeait, – despote aux vœux souverains. –
Qu'elle portât, non plus des pierres sur les reins,
Mais qu'elle allât gercer ses mains blanches et nues
Au détail infini de besognes menues,
Trouvant que c'était bien, l'avidement débauché.
Quand l'ouvrage à parfaire était tout ébauché.
Si parfois, enhardie à d'autres souvenirs.
Par un reste d'amour frondant les convenances,
La servante s'oublie à la fin du dessert
Et donne la réplique au maître qu'elle sert,
Le tyran, la chassant avec un œil sévère,
Lui défend de rougir l'eau qui remplit son verre.
Un jour que la Dorine, un peu forte en discours,
Avait pour répliquer à sa langue eu recours,
A grands coups d'étrivière il lui fit servir celle
Que par dérision il nommait la Pucelle,
Honteuse fille à lui, que le père choyait,
– Triste âme et triste corps que dans l'ombre on voyait ; –
A ce service infâme amaigrie et brisée.
Elle aima mieux mourir que vivre méprisée ;
Et, dût la récidive entraîner l'échafaud,
Elle partit, mais sut se cacher comme il faut
Et si bien que jamais, sur aucun coin de terre,
Ne put la rattrapper son noir tyran Voltaire.

Depuis elle est plus fière, et, quand on en médit,
Chez les gens du métier on n'a guère crédit,
Et qui dirait avoir renvoyé sa servante.
N'inspirerait pas certes une foi bien fervente :
Mais on dirait qu'elle a trouvé déshonorant,
– La pédante qu'elle est, – d'aider un ignorant.
Il ferait bon vraiment trouver ses grâces minces.
Radieuse qu'elle est des faveurs de nos princes,
Qui tous ont avoué leur amour, hormis un,
Qui pour sa Henriette a trop fait le Lauzun ;

Si l'auteur de Mardoche a, de façon traîtresse,
Médit des torts cachés de sa belle maîtresse,
Avec dom Raphaël et deux ou trois vauriens
Qui pensent pour la rime être Voltairiens,
Et qu'aucun jusqu'ici n'ait osé l'en maudire,
C'est que lui seul peut-être il en pouvait médire ;
Ne savait-il pas bien, le maître tout-puissant,
Qu'elle lui garderait un cœur obéissant.
Et qu'au jour du besoin l'humble désavouée
Lui serait complaisante et toute dévouée ?
A son beau sein si jeune on l'a vu suspendu,
Qu'il y puisa sans crainte un lait mal défendu.
Et l'on sait la faiblesse et les tendres caprices
Que pour leurs nourrissons ont toutes les nourrices.

Vous pour qui je la vois tous les jours escomptant
Vos billets de raison. en êtes-vous content ?
Bien que la signature en soit bonne et certaine.
Vous avez des billets à date si lointaine,
Qu'il faut lui savoir gré, pour sauver la maison,
D'endosser les valeurs que signa la Raison.

Pour moi qui vis souvent des dons qu'elle m'apporte.
Moi, que vous accusez de la mettre à la porte.
Comme je me connais son pauvre débiteur,
De ma servante, ami, je suis le serviteur :
Si je veux la gronder après une escapade,
Sa fuite à mon esprit sait donner l'estrapade ;
Puis quand elle le sait bientôt estropié,
Je la vois se glisser sur la pointe du pié,
Maligne, avec des yeux d'insigne moquerie ;
Malgré mes reins rompus, il faut bien que je rie,
Que je saute et que j'aille, après ces tours méchants,
Folâtrer avec elle au beau milieu des champs ;
Gardez-vous donc de prendre une voix menaçante,

Lorsque de mon logis vous la trouvez absente.
Prenez plutôt pitié de mon fatal tourment,
De ses chères faveurs je suis toujours gourmand ;
Elle a cet ascendant, la pauvre diffamée,
Qu'à la main qui nourrit sur la bouche affamée ;
Et lorsque, le matin, à tout fruit mûr ou vert,
Je tends naïvement mon bec tout grand ouvert.
Ainsi que Galatée, à mon appétit d'homme,
Nymphé capricieuse, elle jette la pomme
Et puis elle s'enfuit, emportant dans sa main
Un autre fruit déjà pris pour le lendemain ;
Mais quand elle s'en va, je crois qu'elle est ravie,
– Illusion d'amant ! – – d'être vue et suivie ;
Et plus elle s'obstine à vouloir se cacher,
Plus mon esprit s'obstine à la vouloir chercher.

– Décembre 1845. –



Monsieur
Jules Buisson, peintre français, à
Sant-Iago en Galice

Posad a de las Animas.

Espana.

Ami, vous m'avez dit que, par-delà les monts,
Quelquefois vous pensiez à moi ; nous nous aimons ;
Nos deux âmes sont sœurs ; la vôtre, étant l'aînée.
A toujours la cadette à son bras enchaînée ;
Leurs robes, leur maintien, leurs pitiés, leurs douceurs
Se ressemblent, ainsi qu'il convient à deux sœurs ;
Vierges toutes les deux, presque enfants, d'habitude
Elles ont même joie et même inquiétude ;
Si parfois dans le jour ce nœud se désunit,
C'est pour venir le soir conter au même nid
Les bonheurs ébauchés et les frayeurs passées,
Et mettre au tas commun les leçons amassées.

Ma chère sœur aînée, ô mon grave censeur,
Ce soir s'agite et geint votre petite sœur.
Vous l'avez là plantée à faire quarantaine
Pendant que vous allez courir la prétentaine ;
Pourtant, par les chemins où vous vous égarez
Elle – cherche à vous suivre, et lorsque vous courez,
Au coin du feu français votre triste compagne
Fait, pour vous y loger, des châteaux en Espagne ;
Les pieds sur les chenets sa plante s'attendrit
Et croit se réchauffer au soleil de Madrid.

Au mur où vous savez, notre vache normande
Quitte son nonchaloir et sa pose gourmande ;
En un Goya fougueux se change le Corot,
Et ma vache blanchâtre est un fauve taureau.
La mesure en ruine et le gras pâturage
Sont un immense cirque et son vaste entourage.
Et les deux vieux couvreurs avec leurs vieux chapeaux
Sont deux Picadores agitant leurs drapeaux.

Que vous dirai-je encor ? – La truie émigrée
Des porcs de Novalès a la teinte tigrée ;
L'éternel paysage où, sous un ciel si chaud,
Vous mîtes Don Quichotte et son valet Sancho,
Fait reluire à mes yeux un tas de plantes, nées
Du côté de l'Espagne, au pied des Pyrénées ;
Mal venu qui dirait, en voyant ce tableau,
Que tous ces arbres-là sont de Fontainebleau ;
A voir ces terrains nus et leur allure franche,
Je respire l'odeur des cailloux de la Manche.
La bruyère d'Arnett, que votre art imita,
Est l'agreste Sierra de la Piedrafitta.

Vous êtes avec moi dans cette extravagance.
Ma pauvre chère sœur, vous drapant en Bragance,

Et me traînant, chétive, après vous par la main :
Jugez donc si je puis m'arrêter en chemin ;
Ce panneau, vous savez, bien plus grand que sa taille,
Que vous avez couvert d'une fière bataille
Où, souillés, pêle-mêle, accrochés, nus, ardents,
Cavaliers et coursiers, écume et sang aux dents,
Scandent avec leurs pieds sur le sable et l'argile
L'hexamètre nombreux du poète Virgile,
Ce panneau disparaît à mes yeux, et je vois
Le Cid qui tue et taille et défait ses cinq rois ;
Sa Tizonade au -poing le vaillant dom Rodrigue
Tranche le nœud gordien de sa sublime intrigue ;
Sarrasins, Navarrois, Maures et Castellans
De ce combat géant sont les fiers assaillants ;
Les manteaux déchirés, les rouges draperies
S'agitent ; tout se meut, se tord ; dans leurs furies
Les ongles et les dents luttent avec le fer ;
C'est un festin splendide où l'on mâche la chair,
Et l'horizon blafard darde à travers ses voiles
– « Cette sombre clarté qui tombe des étoiles. » –

En vain je vois encor ton portrait ressemblant,
O vieille mendiante, avec ton bonnet blanc ;
En vain la main ridée est appuyée au manche
D'un balai qu'au bouleau jadis j'ai connu branche ;
Ici je ne vois plus appendue au vieux mur
Qu'une étrange Gipsy, sorcière au front impur,
Qui, loin du ciel glacé de l'âpre Normandie,
De Séville à Cadix au grand soleil mendie,
Et j'ai des souvenirs en ce moment d'oubli
Du fantasque Greco Théotocopuli.

Il n'est pas jusqu'aux prés, froidures infinies.
Aux cieux verts, se mirant dans les mares jaunies.
Qui ne deviennent bleus, ma sœur, tant il m'est doux

D'escalader les monts pour rêver avec vous.
Après tout, ce n'est pas une grande merveille,
Je ne fais en cela que rendre la pareille :
Ne m'avez-vous pas dit qu'un matin de grand vent,
D'Astorga par le coche en Galice arrivant.
Devant l'horizon vert et la plaine agrandie
Vous poussâtes ce cri : Voilà ma Normandie !
Et ces trois mendiants rugueux et loqueteux
Qui Hasardaient Gérard et ses âges piteux,
Ne vous ont-ils pas mis en mémoire la folle,
Cette vieille au balai que je fis Espagnole ?
Le vent avait fermé la porte ; le plus vieux
Maugréait ; ; il trouvait l'air sombre et pluvieux ;
Ayant jeûné la veille, il estimait la vie,
Sans son soleil d'Espagne, absurde ; il eut envie
De crier au nuage : « Ennuyeux appareil.
Voile sombre, ôte-toi de devant mon soleil. »
L'autre, pauvre idiot, insensible à l'automne,
Au bruit du vent mêlait sa chanson monotone ;
Il grelottait un peu, sur ses talons assis,
Mais c'est tant l'habitude à ces pauvres transis
Dont le flambeau divin est mort au fond de l'âme,
Qui n'ont plus de lumière et partant plus de flamme,
Qu'on doutait si le froid lui venait du dehors
Ou si l'absence d'âme avait gelé son corps.
Le plus jeune, un enfant que la fièvre use et mine,
Comme dans Esteban épluchait sa vermine,
Et sous sa dent malsaine écorchait de son mieux
Un marron cru, volé dans la poche du vieux.
A voir autour du feu ces trois faces arides,
La plus jeune accusant les plus profondes rides,
Prêtant l'oreille au vent qui dehors mugissait,
Un souvenir normand en vous, sœur, se glissait ;
Puis à ces visions lugubres et splendides,
Vous m'avez appelée en vos clameurs candides,
Et, cherchant quelque chose à qui dire cela,

Vous avez dit alors : – Sœur, que n'êtes-vous la ?

J'étais là, chère sœur, près de vous, côte à côte,
Et si bien, voyez-vous, que je décris sans faute
Ces trois fiers loqueteux et leur pauvre maison :
Seulement toutes deux nous allions sans raison
Pour nous mieux rencontrer par les terres lointaines :
Moi j'étais en Espagne, aux routes incertaines :
Et vous vous égariez aux horizons normands
Tandis que je bayais à de bleus firmaments.
A Saint-Jacque en Galice, il faut bien vous en croire,
Le jour des Morts, voyant âmes du Purgatoire
Que l'on représentait en d'atroces douleurs
Avec du carton peint de diverses couleurs,
L'œil au vent, le nez rouge et la bouche en campagne.
Vous n'avez point prié pour les âmes d'Espagne,
Mais vous vous êtes dit avec un noble orgueil :
– Ces saints-là sont plus laids que les saints de Montreuil
Et ces cartons falots mettraient fort à son aise,
Devant certain Saint-Jean, Saint-Roch de Ménilglaise. –
En agissant ainsi vous avez mal agi ;
Qu'importe l'œil qui louche et le nez mal rougi ?
Le saint de bois au ciel rayonne dans sa gloire
Et l'âme de carton se tord en Purgatoire.
Rassurez-vous, pourtant ; nos ridicules saints
Qui firent tout le mal seront les médecins :
Ils sauront protéger, du fond de leurs campagnes.
Les âmes des défunts de toutes les Espagnes,
Et le printemps prochain, quand vous les reverrez,
A deux genoux, ma sœur, vous les en supplierez.

Peut-être trouvez-vous, sœur longtemps attendue.
Que ma langue normande est par trop bien pendue,
Et que je pourrais bien bavarder un peu moins
Aux oreilles des murs, de crainte des témoins :

Gardez votre morale et rentrez en vous-même,
L'amour ne sait, ne dit et n'écrit qu'un mot : j'aime.
Et ce seul mot il sait si bien le répéter
Qu'à toute heure il le dit sans pouvoir radoter.
« Amour est un enfant aussi vieux que le monde. »
Les anneaux éternels de sa perruque blonde
Tombent depuis Adam sur son col enfantin ;
Son immortalité n'est qu'un riant matin ;
Les fleurs de sa couronne, au souffle des années,
Comme toutes les fleurs ne se sont point fanées.
Et quand, au jour final, des mondes fracassés
Un coup de foudre aura les débris dispersés,
Cet éternel vieillard désormais inutile,
Le Temps, pourra dormir sur sa faulx immobile :
L'invulnérable enfant qu'elle a seul respecté,
Jeune, ira voir le ciel que jeune il a quitté.

Mais toute différente est une sœur aînée
Qu'il a, le pauvre enfant ; la vieillesse obstinée
Déjà depuis long-temps a ridé sans pitié
Les traits doux et charmants de déesse Amitié ;
L'ami bavarde, hélas ! où l'amoureux babille.
L'amour est un enfant, l'autre, une vieille fille.
Et puis elle a tant vu, la vieille, aux soirs conteurs,
Et tant couru le monde avec ses serviteurs ;
Les deux pieds dans le feu, l'aimable décrépète,
Fait au noir sablier couler l'heure si vite,
Qu'on ne peut en vouloir aux hivers accablants
Qui la firent si belle avec des cheveux blancs :
Sa lèvre qu'entretient la redite adorée
Par l'injure du temps n'est point décolorée,
Et le respect que l'âge inspire à ses amants
Ne sert qu'à rendre purs leurs doux embrassements.
Assise à mon foyer, c'est celle aimable vieille
Qui m'a complaisamment murmuré dans l'oreille,

Avec de longs regards d'ineffable douceur,
Tout ce que faiblement je vous dis, ô ma sœur ;
– Cela, puis autre chose encore : la déesse
A mon triste foyer se vient asseoir sans cesse
Et me fait votre éloge en des termes si doux
Que je n'en puis rien dire, hélas ! pas même à vous.
On nous tailla si bien, ma compagne fidèle,
Avec mêmes ciseaux dans le même modèle,
Que je rougis toujours jusques au blanc des yeux,
Au récit, quel qu'il soit, de vos faits glorieux,
Et je m'inclinerais, victime résignée,
Au seul bruit d'une faute en passant désignée.
Si vous ne voulez pas que je voile mon front.
Ma sœur, n'ayez jamais au visage d'affront,
Et revenez bien vite au foyer qui pétille,
Ecouter les caquets de l'éternelle fille
Qui vous fera de moi, je le crois entre nous,
L'éloge un peu suspect qu'elle m'a fait de vous.

– Novembre 1845 –



Monsieur
Buisson, peintre français fonda de las
Naranjas,
Calle de Javellanos.

Séville *Espagne*.

C'est donc vrai ; le soleil a des rayons étranges
Qui naturellement font mûrir les oranges !
Vous qui n'en aviez vu comme moi qu'au bazar.
– Enfants emmaillotés dans un papier de soie, –
Vous en avez cueilli, dans votre folle joie,
Aux orangers de l'Alcazar !

Moi, j'aurais fait un hymne à l'Apollon d'Espagne ;
Vous, dont même les pieds vont battant la campagne,
Et qui dans le réel aspirez l'idéal,
Vous avez déserté le clos des Hespérides
Pour aller contempler les visages arides

Des morts de Juan Baldès Léal !
Gautier nous l'avait dit à nous autres Poètes :
Ces terribles tableaux sont deux œuvres complètes
Et chacun dans son genre un morceau capital,
Et puis quel sombre attrait ! rasant la noire grille
Dans son manteau, tout seul, aller voir à Séville
Des morts au fond d'un hôpital !

En repassant le seuil, sous vos dents, votre lèvre
Tremblait sous le frisson d'une sublime fièvre :
– On a fait, disiez-vous, bien plus qu'on ne fera,
Tout n'a pas été dit sur les peintres d'Espagne,
Comme je prônerai par delà la montagne,
Baldès et le vieux Herrera !

Et vous, fiers bûcherons qui sculptiez dans un arbre
Ainsi que Michel-Ange en un grand bloc de marbre,
Le jour, à vous chercher mon œil se fatiguait ;
Vous, Torregiano, Hernandez et les autres
Que je voyais la nuit, ainsi que des apôtres,
Groupés autour du Berruguet ! –

Un peu perdus au sein des splendeurs espagnoles,
Sont deux maîtres maudits, deux longues têtes folles
Qui surnagent à peine au fleuve de l'oubli :
Et pourtant que d'efforts ta main désespérée
A faits pour surmonter la terrible marée,
Greco Théotocopul !

Tu venais de la Grèce et quittais l'Italie,
L'Italie, où, prenant pitié de ta folie,
Le soleil, qui pour lors était Vénitien,
Réchauffa ton corps froid des trésors de sa flamme ;
Mais tu ne voulais pas, dans l'orgueil de ton âme,

Imiter, même Titien.

Aussi, dans ses écarts absurdes et terribles,
Par quels monts biscornus, par quels vaux impossibles,
Pauvre fou, ton génie égara-t-il tes pas !
Et comment s'arrêta cet animal hybride,
Coursier aux larges reins, hippogriffe sans bride,
O le premier des Mazeppas ?

De ses écarts passés cherchait-il l'amnistie,
Quand il te déposa dans cette sacristie,
A Tolède, où saisi d'une étrange douleur,
Avec ton Christ, brossé par la fièvre des jeûnes.
Tu surpassas les vieux et devanças les jeunes
Dans les rêves de la couleur ?

Greco, si dans ce jour d'immortelle agonie.
Sous la sueur de sang défaillit ton génie,
L'auréole à ton chef rayonnait sous la croix,
Et d'un coup de pinceau tu sus marquer ta place
Au chemin constelle qui dans les airs se trace,
De Véronèse à Delacroix !

Si Greco reniait le Titien, son maître,
Juan de Baldès Léal ne voulait reconnaître
La souveraineté d'Esteban Murillo :
Le Maître achève-t-il le portrait de l'Infante, –
Juan, dans son coin, tout seul, contre le mur enfante
Une tête sur un billot.

Prenant son atelier pour une catacombe,
Des ensépulturés, modèles d'outre-tombe,
Venaient poser chez lui les têtes sans leurs troncs :
Juan aux saints d'Esteban, à son Enfant Prodigue,

A ses Conceptions, opposait cette digue
Et ce grand mur de pâles fronts.

Courtisan de la Mort, pour lui seul débonnaire,
Il en fut le séide et le peintre ordinaire ;
Laissant la son squelette et sa classique faulx,
La Reine le dota, comme un vampire intime,
Du sang et de la chair, débris de la victime,
Le lendemain des échafauds,
Mais la Vie, à la Mort enviant sa peinture,
Elle-même peignit le saint Bonaventure
Et chez son Murillo le porta tout d'abord ;
Ce qui fit qu'on ouït le fier Juan Baldès geindre ;
Il avait beau suer, se dépiter et peindre :
La Vie avait vaincu la Mort.

Malgré le peu d'orgueil qui de chez vous s'échappe
Aux trous qui se sont faits là-bas à votre cape,
Je vois la vanité rire complaisamment,
Pour avoir découvert, rayonnantes dans l'ombre,
Deux têtes de Baldès que ce fossoyeur sombre
Dût dérober au monument.

Dans le plus désolé de tous les paysages,
Avec un ciel gris-vert où les fauves nuages
Passent en exhalant de rougeâtres lueurs,
Souffle ce vent qui geint aux fentes des ruines
Quand sont enfin partis pour les villes voisines
Les conquérants et les tueurs ;

Une tête blafarde, horrible et violette
Est jetée ; elle fut de celles qu'on soufflette
Et qu'on gourme du poing auprès du tronc roulant ;
Les cheveux emportés se mêlent aux nuages,

Et c'est dans un buisson que, soûlés de carnages,
Ils l'ont jetée en s'en allant.

Hier, je suis allé tout au fond du Musée
De ce Baldès Léal, gloire peu courtisée,
Cherchant à découvrir quelque chef-d'œuvre obscur,
Et, par amour pour vous, en sa reconnaissance,
Votre Juan, m'accueillant comme une connaissance,
Resplendissait au mur.

Au sein des Murillo, cloué tout à son aise,
Il avait au soleil un air de Véronèse,
Tant ce beau matin-là, Juan vous fêtait en moi :
Je fus surpris, ainsi que ce coq ou ce merle
Qui cherchant grain de mil et trouvant une perle,
Tout ébloui demeura coi.

Ainsi que l'animal grotesquement cupide,
J'en fus presque marri dans mon effroi stupide,
Et fort heureusement qu'en un bassin d'argent,
Comme je me tournais sans trouver de parole,
Tout sanglant et meurtri sous sa douce auréole
J'aperçus un chef de Saint-Jean ;

Les yeux étaient ouverts ; la prunelle incertaine
Semblait chercher encor dans une onde lointaine
Quelques faibles reflets vaguement aperçus ;
Au bord du plat, ta croix, petit Saint-Jean-Baptiste,
– Jouet que tu montrais d'un air riant et triste.
A ton cousin l'enfant Jésus. –

La tête osseuse et pâle, et tout frais décollée,
Dans ses beaux cheveux noirs était comme roulée ;

A la lumière en plein présentant son méplat,
Du Précurseur la joue était splendide et verte,
Et je lus, – tout joyeux de cette découverte, –
Juan de Baldès, au bord du plat.

Le nom était d'ailleurs écrit en grosses lettres
Au bas du cadre ; alors, à travers tous les maîtres
Je m'en allai rêveur, cherchant dans chaque rang
Des cous ensanglantés et des têtes coupées,
Et j'en découvris trois auprès de trois épées
Où couraient des filets de sang.

La première, – chef d'homme au couchant de la vie, –
Offense tout d'abord les yeux qu'elle convie
Au-dessus d'un Greco d'un ridicule aspect ;
Tout autre qu'un bourreau n'eut pas fait l'entreprise
De disperser le sang sur cette barbe grise
Qui commande encor le respect ;

Quelques gouttes de sang qui tombent des narines.
Le long de cette barbe, en franges purpurines,
Errent comme la pourpre au bord d'un vêtement ;
Un peu de sang caillé déborde entre les lèvres,
Et les yeux, tourmentés par les dernières fièvres.
Semblent reposer doucement.

Le second chef coupé qui pend a la muraille
Est celui d'un vieillard : – une bouche qui baille,
– Porte ouverte par où l'âme a fui dès long-temps, –
Un bloc de barbe blanche, immense, droite [et roide,
Je ne sais quel aspect de chair livide et froide.
Le chef d'un martyr de cent ans. –

Mais rien n'est comparable à la dernière tête.

tête de Dom Juan prise au milieu d'une fête.
Avec ses longs cheveux encore oints de parfums,
Magnifique relique à faire enchâsser, comme
Le firent, m'a-t-on dit, des Reines qu'on renomme,
Du chef de leurs galants défunts.
C'est ainsi que Baldès fit aussi ses trois âges
Avec trois chefs de morts : l'un, au front sans nuages,
Fleur éclore la nuit, prise au soleil levant ;
L'autre, fruit déjà mûr et qui vers le sol penche ;
Entre les deux le fruit oublié sur la branche
Qu'aurait fait choir le premier vent.

Tout drapé dans l'orgueil de l'homme qui découvre,
Je lançais cette strophe aux vieux échos du Louvre,
Et, lorsque j'eus quitté mes trois têtes de morts,
Je me mis à songer quelle chaîne bénie
Unit d'un crochet d'or les vertus au génie,
Bonté d'âme et beauté de corps.

Je songeais qu'ici-bas les plus saines pensées
Aux plus douces pour moi sont toujours fiancées,
Et, comme je voyais se dresser devant moi
La pâle, pâle Mort aux leçons salutaires,
Je vis votre visage aux lignes moins austères
Qui souriait, – ne sais de quoi. –

Novembre 1845.

Monsieur Buisson (Jules), au château de Belflou.

– Aude –

I.

Hier au soir, j'ai lu dans un livre assez vieux :
– Vous savez que les neufs nous sont fastidieux
Et que nous préférons aux plus saines brochures
Ceux que l'ongle du temps a semés d'écorchures,
Si bien que, sur la mine à préjuger trop prompts,
A nos contemporains nous faisons des affronts
Et que nous dorlotons à la place choisie
De vieux sots honorés du droit de bourgeoisie ;
Mais les hommes ont tous, – les honnêtes, j'entends, –
Un amoureux respect pour les vaincus du temps. –

II.

Je lisais donc au haut d'une page jaunie,

– Voile doux qui cachait une amère ironie
Que l’auteur, étant grand philosophe et savant,
Avait au cœur humain pénétré fort avant :
Il avait découvert la loi de ce problème
Qui fait qu’au fond du cœur chacun se hait ou s’aime ;
Il avait recueilli les soupirs des amants.
Jeté dans un creuset leurs tendres sentiments,
Puis, du précipité tombé dans sa cornue,
Dédruit sans sourciller sa vision cornue.

III.

Ayant ainsi rêvé, notre homme s’admira,
Et dans sa vision longuement se mira ;
Comme il avait sué de l’eau claire à la peine,
Il reprit aussitôt la force avec l’haleine
Et dans son alambic, frais, dispos et remis,
Il jeta bravement le cœur de deux amis ;
Cette fois dans le fond, il trouva peu de chose,
Et l’effet prit plaisir à lui cacher sa cause ; –
Puis elle n’avait pas, cette sorte d’amours,
Le but matériel où l’autre tend toujours.

IV.

Lors, – le damné pédant, ne sachant plus que faire,
Crut aux plumes d’autrui trouver mieux son affaire
Et se mit à tourner de son pouce mouillé
Les feuillets inconnus d’un Cicéron rouillé :
Il commenta Platon et dévora Virgile,
– Le sot ne croyait pas ; mais il lut l’Evangile

En cachette, pensant y trouver des trésors ;
Les trésors y sont bien ; mais bah ! les esprits forts !
Ainsi que Diogène ils cherchent à leur aise,
Mais leur lanterne éteinte est celle de Falaise.

V.

Quant à chercher le mot de l'amour inconnu
Dans le fond de son cœur, humblement mis à nu,
Il eût en vain tourné cette vieille casaque
De Saint-Jean à Noël et de Noël à Pâque ;
Notre pauvre docteur n'avait jamais aimé,
Partant c'était un âne : il s'était bien formé
Dans le coin de sa tête, au-dessous des oreilles,
Un idée à laquelle il promettait merveilles ;
N'en ayant pas trouvé d'autre, il la mit au jour.
Et voici ce qu'il dit de notre cher amour :

VI.

« L'âme de l'homme étant, à tout prendre, imparfaite.
Impuissante, boiteuse, absurde et contrefaite,
– Notre homme se sentait et parlait d'après lui –
Cherche à se compléter dans les âmes d'autrui.
L'amitié n'est donc plus que le désir infâme
De voler au voisin ce qui manque à notre âme...
Dans la communauté chacun trouve moyen
De glaner un moellon dans le mur mitoyen.
Et dans le beau contrat de forme si choisie,
Que de larges accrocs faits par la jalousie ! »

VII.

Il reste dans le fond de toute iniquité.
De tout problème creux, de toute impiété.
Si bête qu'elle soit, l'arrière-goût de pomme
Qui fait pleurer, frémir et songer l'honnête homme ;
Ce pauvre Dom Quichotte en son cerveau mouvant
A la lance en arrêt sur les moulins à vent ;
Au moindre aquilonnet qui fait mouvoir leurs ailes.
Il pique Rossinante et s'escrime contre elles ;
– Vous savez si je suis de ces chevaliers-là ;
Voici ce que mon cœur répondit à cela :

VIII.

« Je me sais quelque part, sous la voûte éternelle,
Une âme de tout point égale et fraternelle ;
Si nous avons des jours de marcher hasardeux,
Par Je même côté nous boitons toutes deux ;
Mais, dût-elle tomber, ma sœur, la pauvre fille,
A. sa sœur pour marcher prêterait sa béquille,
Et, je le dis ici devant Dieu qui m'entend,
Quelque puisse être un jour le pain qui nous attend
Et la faim dévorante à nos corps attachée,
Nous en partagerons la dernière bouchée.

IX.

« Mon ami serait donc un bizarre quartier,
Moi, l'autre fraction, dont nous sommes l'entier ?
Nous serions à nous deux un jeu de patience
Et de notre amitié la futile science
Serait d'avoir casé, par hasard des plus grands,
Tous ses angles sortants dans mes angles rentrants ?
Pitié ! Car en fait d'âme, ayant chacun la nôtre
Ce qui manque dans l'une aussi manque dans l'autre :
Presque toujours aussi dans les mêmes endroits
Dame Nature a fait bien des doubles emplois.

X.

« Si nous aimions tous deux une même maîtresse,
– Et cela se pourrait, ayant même tendresse, –
Cet amour agissant entre nos deux esprits
Comme un trait-d'union entre deux mots écrits,
Peut-être l'on verrait, comme dans Rodogune,
La générosité détruire la rancune. »
J'allais continuer par des propos moins doux
Et me fâcher, ami, car je pensais à vous ;
Cet auteur à mon sens vous insultait, mon frère,
Et pour vous mieux venger comme lui j'allais braire.

XI.

C'est alors que je vis la déesse Amitié
Assise où vous savez, qui riait de pitié ;
Sans souci de garder à ses lèvres traîtresses
Le sérieux maintien qui convient aux déesses ;
Avec la dignité d'un page ou d'un lutin

Elle fêtait gaiment mon courroux enfantin.
Vous savez, mon ami, que j'ai l'âme intrépide
Comme le front d'airain ; je demeurai stupide
Et devins si troublé, si rouge et si confus,
Que je baissai la tête et tout d'un coup me tus.

XII.

Elle, alors, attristant son trop cruel sourire,
Haussa l'épaule un peu, puis se mit à me dire :
« Es-tu donc, pauvre enfant, si jeune et si niais
Que de croire aujourd'hui ce qu'hier tu niais ? »
– L'impression que fait une sottise écrite !
Ces feuilles où court l'encre en mignonne hypocrite,
Les livres, – sont souvent des lacs que font les fous
Pour attraper les sots ; doubles sots entre tous
Le malade qui lit livres de médecine
Et le gourmand qui croit aux livres de cuisine.

XIII.

« Le secret de l'amour, mon fils, est si profond,
Que, comme le poison, il ne peut choir au fond
De l'alambic humain ; quand l'humaine nature
L'a quelque peu sali de convoitise impure
Et qu'on mêle le tout au fond de l'alambic.
On peut voir tournoyer la tache d'arsénic :
Mais quand l'amour est pur, jamais chercheur de causes,
Chimiste ou pédagogue, en ses labeurs moroses,
N'en décomposera le principe divin ;
– C'est ce qui rend souvent l'homme incrédule, et vain.

XIV.

« C'est ce qui fait aussi que le plus incrédule
Est le plus ignorant et le plus ridicule,
Et que j'ai grand pitié du sceptique moqueur
Qui cherche en son esprit ce qu'il a dans son cœur ;
– L'Absurde est bien plus vrai que la chose prouvée ; –
La Foi n'est qu'un regard que l'âme réprouvée
A travers les barreaux jette sur l'horizon,
Quand dort le vieux geôlier de sa noire prison :
Le prisonnier craintif peut nier la lumière,
Mais qui l'a vue y croit, s'en souvient et l'espère.

XV.

« Tes deux yeux s'useraient à ces horizons-là,
Avant de soupçonner ce que sont au-delà
Les océans d'amour et les mers d'harmonies
Qui balancent aux cieux leurs vagues infinies :
Lorsque le Créateur, de ses vaillantes mains,
Eut pétri cette terre où paissent les humains,
A son doigt satisfait il en prit une goutte
Qui suffit en tombant pour la pénétrer toute,
Et le peu qui restait à l'index fécondant
Imprégna le limon dont il bâtit Adam.

XVI.

Pour vous, pauvres enfants qui vivez d'analyse,
Aimez-vous sans souci de l'humaine sottise.
Cette devise écrite au cœur : nous nous aimons,
Vaut bien plus devant Dieu que les plus longs sermon ;
Vrai passe-port du ciel, cette simple parole
Vous fera pardonner plus d'une action folle. – »
L'aimable vieille alors partit pour d'autres lieux,
Visiter d'autres gens qui la comprissent mieux.
Car j'avais toujours là, devant moi, frais ouvertes.
Les pages de ce cuistre aux grandes découvertes.

XVII.

Mais, – bonne comme elle est, – la déesse Amitié
De ma folle tristesse eut encore pitié,
Et, passant près de moi, me montra sur la table
Un autre vieux rêveur aux pédants redoutable.
De son doigt tout divin, où reluit son anneau,
Elle me désigna mon très cher Cyrano,
Et je l'ouvris sur l'heure à cette page aimée
Où l'arbre des amants fleurit dans sa ramée ;
Et là je vis qu'Oreste et Pylade étant morts.
Un beau pommier jumeau sortit de leurs deux corps.

XVIII.

– Quand, par goût ou hasard, il arrive qu'un homme
Sur Oreste rougi va cueillir une pomme,
Et qu'un autre à Pylade avec lui confondu
Cueille un fruit aussi doux que le fruit défendu,
Il advient aussitôt que chacun d'eux s'enflamme,

Et que pour leurs deux corps il ne reste qu'une âme ;
C'est ce qui fit éclore au soleil des vieux jours
Les grandes amitiés et les grandes amours,
Euryale, Nisus, les Thébains et le reste,
L'un mangeant du Pylade et l'autre, de l'Oreste.

XIX.

Parfois, aussi des gens, en gourmands coutumiers,
Mordent comme Narcisse au fruit des deux pommiers,
Et c'est là ce qui fait ces sombres égoïstes,
Ces ignorants d'amour solitaires et tristes
Dont était, que je crois, mon pédant étourneau.
– Paix et honte sur eux ! – Merci, mon Cyrano. –
Un soir, pour raffermir notre estomac malade,
Vous prîtes de l'Oreste et je pris du Pylade.
Ce qui fait que malgré les pédants et les sots,
Nous nous sentons amis jusqu'au jour du repos.

XX.

Et quand viendra ce jour, le premier d'une vie,
La Mort, que je ne crains, mon frère, ni n'envie,
Comme faisait Luther, le moine tourmenté,
Et comme aussi l'a fait votre esprit agité ;
Que vous semble l'aspect d'une tombe agrandie.
Assez large pour deux, au sol de Normandie ?
– C'est-là que les pommiers croissent tout à loisir ; –
Et sur notre tombeau, dites-moi, quel plaisir
D'entendre encor d'amour les femmes et les hommes
Jaser, tout en croquant leurs baisers et nos pommes !

– Décembre 1845.

LA CLOCHE ET LA CLOCHETTE.

Cloche frais enrubanée,
Beau métal roquet et fier,
Te souvient-il, nouveau-née,
De ce que tu fus hier ?

Tu fus, airain sans contrôle,
Aux pieds des passants foulé,
Attendant ton tour de rôle
Et l'heure d'être moulé.

Le plus pauvre, en cette esclandre.
Te heurtant sur son chemin,
N'eût pas daigné pour te prendre
A ses pieds baisser sa main

C'est alors que sur la terre
Où tu gisais sans honneur,
Dans sa course solitaire
L'ouvrier passa rêveur.

Comme un général d'armée
Fait, la veille d'un combat,
La revue accoutumée
Et nombre chaque soldat,

Ainsi l'ouvrier qui passe
Compte pour le lendemain
La milice haute et basse
De ses bataillons d'airain.

Parcelle d'airain fluette,
Seras-tu, sortant du feu,
La petite statuette
De quelque tout petit Dieu ?

Je le plaindrais : car on moule
Bien des Dieux un peu suspects,
Et les badauds de la foule
Vont gaspillant leurs respects.

Mainte cambrure effrontée
Tord ses reins nus de métal ;
La fille la mieux rentée
A le plus beau piédestal

Ou bien seras-tu monnaie.
Cette autre divinité
Que l'on traîne sur la claie
De la popularité ?

Triste sort et triste vie
Que la tienne dans ce cas.
Que de toujours faire envie
Et de ne contenter pas.

Ces images adorées
De monarques détestés
Vont aux ceintures dorées
Orner renoms contestés.

Loin de tout ce qui s'achète
Et de tout ce qui se vend,
Non, non, tu seras clochette,
Confiant tes sons au vent.

Doux zéphyr et brise altière
Emporteront tous les jours
Ta monotone prière
Et tes éternels discours.

Car, ma pauvre babillarde
Du fond d'un gosier sans voix
Ta belle langue ne darde
Que deux sons à tes parois.

Mais à la haute fortune
Combien pourraient envier ;
A la prière commune
Ces doux sons vont convier.

La prière où tu convies,
Monotone comme toi,
A, dans ses phrases suivies.
Même mots et même loi.

L'enfant qui, né de la veille,
L'épèle au sein maternel ;

L'homme qui dort et s'éveille
A son refrain éternel,

Les vieilles qui la marmottent
Par dizaines de couplets,
Sans que leurs lèvres radotent
Dévident leurs chapelets.

L'Amour, cet étrange thème,
Est sans variation,
Et redit ce mot : je t'aime,
Depuis la création.

Amour, qu'il craigne ou qu'il ose.
Quand il dit ce mot charmant.
Toujours demande une chose :
Pardon ou soulagement.

Prière, sa sœur aînée,
Qui prit le voile et l'habit,
N'est si bien embéguinée
Qu'elle n'ait même acabit.

Amour, archer sans mystère.
Petit aveugle aux yeux doux,
Devant les fleurs de la terre
S'en va pliant les genoux ;

Aussi, nonobstant ses grâces
Et ses cheveux frais tondus,
Que de risibles disgrâces,
Que de pas honteux perdus

Prière, dans ses longs voiles,
Lève les yeux sans bandeau
Vers la voûte des étoiles
Où luit l'éternel flambeau ;

Et là. lentement s'amassent,
Avec les soupirs passés,
Vœux qui jamais ne s'effacent,
Quand même ils sont exaucés,

O cloche, sois bien fidèle,
Sonne jusqu'au dernier jour ;
Le vent porte sur son aile
Doucement ton chant d'amour.

Sois fidèle, bien-aimée ;
Si l'on demande parfois
A l'heure inaccoutumée
Le son de ta douce voix.

Regarde par la campagne :
Au laboureur va ce son ;
L'un en jase à sa compagne
Et l'autre à son compagnon :

– Qui naît ? – Qui donc se marie ?
L'autre dit : qui donc est mort ?
S'il entre au monde, qu'on prie ;
Prions pour lui s'il en sort.

Sois fidèle, sonne, sonne :
Si parfois, durant la nuit,
Le laboureur qui moissonne
Vient solliciter ton bruit,

Envoie à l'écho nocturne,
Qui la redit en son lieu,
La voix sourde et taciturne
Qui dit : éteignez le feu !

Mais si l'on veut ta harangue
Après de honteux exploits,
Du premier coup de ta langue
Brise tes saintes parois.

Si, parfois, dans ton silence
Et vers l'heure de midi,
Une autre douce cadence
Vibre dans l'air attiédi :

Cloche, ne sois point jalouse,
Par l'œil qui le fait loucher,
Regarde sur la pelouse
Qui verdit à ton clocher.

Tout là-bas, dans la vallée
Où chantent les compagnons,
Est la tourelle isolée
Du castel aux vieux pignons.

C'est de là que vient la plainte
De ta sœur dont l'humble voix
A l'air du grelot qui tinte

Au cou des chèvres du bois.

Cette compagne aigre-douce
Qui semble t'importuner,
C'est Marthe qui se trémousse
Et sonne pour le dîner.

Grave et sévère Marie,
Tu tiens un peu du hasard
Cette voix qui chante et prie ;
Garde ta meilleure part,

Mais de la place choisie
Où tu prends tes saints ébats.
Regarde sans jalousie,
Ta petite sœur d'en-bas.

Les amis qu'elle rassemble
A ton appel viendront tous
Pour se prosterner ensemble
Sur la pierre à deux genoux.

Chacun, dans cette harmonie.
Aura son accord pieux
Dont chaque note bénie
S'envolera vers les cieux ;

Et dans ce concert sublime,
Où chaque bouche priera,
Qui donc sera la victime ? –
C'est celle qui se taira.

Quand ta belle langue prie,

Dans l'orgueil de ton discours,
A ta sœur pense, Marie,
Car Marthe se taît toujours.

Pour tous les pauvres qui meurent
Prie, et pour les fortunés,
Ceux qui chantent, ceux qui pleurent
Et ceux qui ne sont pas nés.

– Septembre 1845 –

SATIRE.

Mon âme, pourquoi donc es-tu triste ? Regarde :
L'ange que le Seigneur a commis à ta garde,
Sachant le diable loin, repose en souriant ;
Le soleil, ton doux roi, des Portes d'Orient
Sortant pour éclairer le beau jour qui va naître,
Dépose sa couronne au bord de ta fenêtre ;
Vois : l'horizon est rose et le ciel est tout bleu,
Vois le ciel, ô mon âme, et souris à ton Dieu.

– Malgré le beau ciel bleu, malgré l'horizon rose.
Ami, jusqu'à la mort je suis triste et morose ;
Dans le vide du doute est éteinte ma foi ;
Mille sentiers divers se croisent devant moi ;
Hercule trop heureux qui, dans tes anciens doutes,
Devant tes yeux divins n'aperçus que deux routes ?

– Hier, pourtant, mon âme, à ce même horizon
Tu chantaïs et rimais une tendre oraison.

– Hier, ami, j'avais cette heureuse folie
Qui fait qu'on est aveugle et qui fait qu'on oublie ;
A travers le bonheur je voyais tout en beau ;
Sous l'herbe qui fleurit j'ignorais le tombeau,
Les taches du soleil, la larve de la rose ;

Je voyais tout en vers et je vois tout en prose.

– Ainsi furent tentés les Poètes anciens,
O mon âme, et tous ceux que Dieu choisit pour siens.
Reprends, reprends tes chants et ta lyre bénie :
La bile fait le vers à défaut de génie.

– Ma poésie, à moi, celle où je me répands,
Est la langue des Dieux, non celle des serpents ;
Je ne sais point encore au fond de quels repaires
Croît l’herbe qui fournit le poison des vipères.
Irai-je, disposant des débris abattus,
Des vices du prochain rehausser mes vertus ?
Il me faudrait, grimpé sur une maigre échasse,
Faire de mes deux mains une trompe de chasse
Et fatiguer l’écho de mes glorieux sous
Parce que la vermine a quitté les buissons ;
Mais tous ces grands veneurs que ce signal attire
Et qui fouettaient leurs chiens du fouet de la satire.
Riraient, eux qui couraient et forçaient les dix-cors.
De me voir m’attaquer à de si petits corps.

Les dix-cors ne sont plus dans la forêt des vices.
Et le temps est passé des beaux monstres novices
Qu’on allait déloger dans leurs royaux terriers
A cheval sur Pégase, avec des cris guerriers ;
Il ne nous reste plus qu’une infâme monnaie
Qu’il faut aller glaner dans la haute futaie.
Vermine assez subtile et maigre s’il en fut.
Que quelques braconniers vont tirer à l’affût.
Chasse qui, toujours faite à l’heure inopportune,
Ne procure au chasseur ni gloire ni fortune.

Et qui donc vaut un vers ? – Nos minces intrigants
Ne sont que des filous et non pas des brigands.
Lorsque Perse le chaste et Pétrone l’obscène,
Mettant diversement le même vice en scène,
Exposèrent tout nus, aux brocards des Romains.
Les infâmes secrets du maître des humains,
C’est qu’ils savaient tous deux, Perse ainsi que Pétrone,
Que celui qu’ils fouettaient sur les marches du trône
Était Néron, César, empereur de tout lieu.
Qui ne pouvait mourir que pour devenir Dieu ;
Mais à qui dénoncer nos petits impudiques,
D’apôtres enterrés sectateurs méthodiques,
Ces libertins chétifs, aux sens calmes et froids.
Infidèles échos et singes maladroits
Dont la triste impudeur à la suite s’insurge,
Ces béliers impuissants du troupeau de Panurge ?

Quand le fier Juvénal lança jusques au flanc
La meute de ses vers, tous de race et de sang,
Dans le sinistre égoût caché sous la colline ;
C’est qu’il était bien sûr d’y forcer Messaline ;
Les Molosses souillés bravèrent le dégoût :
Qu’ils étaient beaux à voir au sortir de l’égoût,
Quand, en pleurs sous leur dent, mourante, fut venue,
Pour la curée, au bord, l’Impératrice nue !
Mais qu’on les eût hués, ces fiers et nobles chiens,
S’ils n’avaient fait sortir, comme feraient les miens,
De l’égoût que je dis, qu’une fille attardée,
Pauvre bête nocturne, aveugle et mal fardée !

Irai-je, sur les pas de l’Horace romain.
De défauts oubliés refaire l’examen ?
Mêler l’utile au doux, le plaisant à l’obscène ?
Et, médissant flatteur aux pieds plats d’un Mécène,
Dirai-je, comparant le Français au Kalmouk :

Rufillus sent le musc, Gorgonius le bouc ?
Irai-je, remuant la cendre d'Archiloque,
De Barbier qui se tait endosser la défroque,
Et, tourmentant ma lampe au fond de mon grenier.
Serai-je le Boileau dont il est le Régnier ?
Il me resterait bien à flageller en prince
Les poètes crottés venus de leur province,
Pauvres diables soumis aux verges de bouleau,
Et qu'en bon pédagogue a fustigés Boileau :
\e faut-il pas avoir une âme bien méchante
Pour surprendre à la glu le pauvre oiseau qui c hante ?
Ce sont les écoliers, et non les grands garçons
Qui vont à la pipée et battent les buissons :
Puis le collet tendu, complice de maint crime.
Cette trompeuse glu des poètes, la Rime,
Happe les rossignols ainsi que les moineaux :
Virgile s'y prendrait tout comme les Quinaults.
Puis, quel métier de suivre un confrère à la piste !
De tous les oisillons, a mon sens, le plus triste
Est ce poltron tout noir, le merle au jaune bec,
Qui siffle aux jours de pluie et qui siffle au temps sec.
Pauvres petits oiseaux qui perlez des roulades,
Votre fièvre chanteuse a si peu de malades !
Et moi, qu'à ce doux mal Nature acoquina.
J'irais le tourmenter avec du quinquina ?
S'il en est qui, voulant faire aller le ménage.
Transforment leur Pégase en cheval de louage.
Et, de langes de cuir l'ayant emmaillotté,
L'attèlent a aux brancards d'un char numéroté,
Puis s'en vont sur la place attendre la pratique,
Pégase leur fera bientôt fermer boutique ;
Inhabile à trotter pour un prix convenu,
Les os un beau matin perceront son dos nu ;
De faux pas en faux pas, la pécore éclopée
Un jour trébuchera pour clore l'épopée,
Et sur le dur pavé, les deux genoux sanglants,

Crèvera sous le fouet qui déchire ses flancs,

Au berceau de son fils, imbécille sinistre,
Le bourgeois parvenu voit vagir un ministre
Et cherche à démontrer à ce pauvre innocent
Le triste et sale jeu de l'intérêt pour cent ;
Aux premiers bégaiements de ce précoce drôle
Il donne la réplique et répète son rôle ;
Si vous parlez du ciel à cet affreux marmot,
Il dit en ricanant que Dieu n'est qu'un vain mot,
Car on oublia même, – instruction futile, –
De lui dire ce nom, à la Bourse inutile,
Si bien que, quand il vient à la virilité,
Pour sa caisse arrondie il est toujours cité ;
Il sait à point nommé choisir l'heure opportune ;
L'adresse de ses doigts corrige la fortune ;
Comme un vieux maquignon il compte à ses enfants
De ses vols variés les bons tours triomphants ;
Il leur montre comment on dupe la pratique,
Leur dit comment l'amour avec l'arithmétique
Dans leur mère s'unit quand on les maria ;
Il leur tait le Pater et l'Ave Maria,
– Paroles sans profit, illusions détruites
Qu'en leur manteau cafard emportent les Jésuites.

Et tu veux que je parle à ces ignorants-la
D'une règle qu'hier un auteur viola,
Que Lhomond dans la main, Richelet dans la poche,
Grammaticalement je scande mon reproche ?
Mais ils me répondraient, ces honorés ventrus.
Que la littérature a ses auteurs courus ;
Que Messieurs tels et tels, dont la plume est féconde,
Sur simple signature escomptent leur faconde.
Que pourrai-je leur dire en face d'un total ?
En vain, dans ma logique, inflexible et fatal,

Je leur démontrerais qu'afin de leur complaire
On livre à leur gosier un océan d'eau claire ;
Comment leur faire croire aux paillasses lettrés
Qui tirent les gros sous de tous les désœuvrés ?
Comment leur dire enfin que, rentré dans sa loge,
L'austère baladin se gausse de l'éloge,
Et qu'il vit aux dépens du bon bourgeois qui rit
Et dont la pièce blanche a payé son esprit.
C'est la prétention la plus enracinée
Dans le peuple des sots, cette race obstinée,
Que se croire toujours servis pour leur argent.
Tu n'es pas, que je pense, à ce point exigeant
Que tu veuilles me faire, au péril de ma langue,
Entamer à des sots une longue harangue.
La Popularité, je le déclare ici.
Me semble à moi honteuse et je n'en ai souci ;
Debout sur une tombe et sainte par l'histoire,
Quand tu changes de nom et qu'on t'appelle Gloire,
Sur cet autel sublime, alors, en vérité,
Je te connais déesse, ô Popularité ;
Mais s'il faut, pour offrir l'encens des sacrifices,
Flatter le dos du peuple et caresser ses vices,
Accepter du lépreux le serrement de main
Que l'on offre à l'ami passant sur le chemin ;
S'il faut, baisant le seuil de ta porte divine,
Y témoigner du front le pliant de l'échine,
J'aime mieux dans mon coin, bien seul et bien obscur,
Sans renom mendié rester honnête et pur.

O Popularité, partout l'on te courtise.
L'on t'encense à genoux, mais, moi, je te méprise.
Si je chante tout seul, au moins je chanterai
Drapé dans les longs plis de mon manteau sacré.
Trop de Midas chez nous ont des oreilles d'âne
Pour conter aux roseaux celles que je condamne.

J'élèverai tout seul, loin des sentiers battus,
Un autel inutile à d'absentes vertus ;
Mes mains pourront saigner en cueillant l'aubépine
Je chanterai la fleur et je nierai l'épine ;
Je garderai pour moi les douleurs de ma chair
Et je célébrerai le doux parfum de l'air.
Les hommes pourront bien. aux fanges des empires.
Laid et mauvais qu'ils sont, faire des enfants pires,
A tous les prix vendus, au rabais achetés,
Ils pourront essayer toutes les lâchetés,
Epuiser en un jour les listes dépassées
Où vit le tas honteux des trahisons passées ;
Sans le souci pédant aux rêveurs coutumier,
Je chanterai tout seul, les pieds sur le fumier,
L'œil fier et le front ceint de lauriers chimériques,
La noble hérédité des exploits homériques.
Je n'habiterai plus ici-bas qu'avec moi,
Je ferai mon royaume et sacrerai mon roi.
Il s'y donnera bien quelques grands coups d'épée ;
Mes chevaliers feront mainte folle équipée
En l'honneur du vrai Dieu, des Dames et du Roi ;
Et mon noble pays aura pour toute loi
Le chant du Spartiate allant mourir en guerre.
Les vieillards entonnaient : Nous étions bons naguère.
– Nous le sommes, -disaient les hommes triomphants.
– Nous vous surpasserons, – s'écriaient les enfants.



LE LAI DE ROBERT-LE-DIABLE

COMPLAINTÉ.

Rois et chefs d'Empire,
Dont le cœur à l'ire
Ouvert
Est dans le cas pire
De prendre et d'occire
Expert,
Oyez ; je vais dire
L'histoire de sire
Robert :

Robert de Bellême,
Du nom le deuxième.
Surgit ;
Lors de son baptême,
L'onde du saint-chrême
Mugit,
Et dans son corps blême
Le Diable lui-même
Rugit.

A peine nubile,
Sa mère débile

Priait ;
Puis, mainte Sybille
Au mystère habile
Riait
De voir que Mabile.
Au mal inhabile.
Cria ait ;

Car Roger, son père.
Un jour pour la guerre
Partant,
Un moine adultère
Près de la bergère
Fit tant
Qu'il la rendit mère :
On nommait ce frère
Satan.

Aussi, voyez comme
Ce fier gentilhomme
Est bon !
Chacun le renomme :
Le sexe le chôme,
Dit-on,
Et, dans son royaume,
Chacun le surnomme
Démon-

Comme ce bon drille
Est de sa famille
L'appui !
Comme en vrai soudrille
Il traite et houspille
Autrui !
Forcer une fille,
Ah ! c'est peccadille

Pour lui.

D'amour et de haine

Son âme hautaine

Fait jeu :

Perdre châtelaine,

Vassale ou vilaine.

C'est peu,

Il faut dans la plaine

Piller au domaine

De Dieu :

Car, sous la sonnette.

Gentille nonnette

Riant,

Et, dans l'ampleur nette

De blanche cornette,

Priant,

Est mets fort honnête.

Pour cœur déshonnête,

Friand.

En vain l'œil austère

Veille au monastère

Chantant ;

Robert sait trop plaire :

Beau comme sa mère,

Satan

Le fit téméraire

Et comme son père

Tendant.

Aussi, jamais verge,

Verroux ni concierge

Barbu,

Jamais fer, flamberge,

Prière ni cierge
N'ont pu
Garder sous la serge
A quelque humble vierge
Vertu.

Mais, – dit la chronique, –
Son bonheur cynique
Passa ;
Satan, père inique.
Un jour de panique
Laissa
Son beau fils unique,
Qu'humeur tyrannique
« Pressa.

Vassaux et vassales
Aux heures fatales
Venus,
Etaient, ô scandales !
Dans les vastes salles
Tenus,
Puis, mis sur les dalles,
Aux portes ducales.
Tout nus.

Son lâche courage
Supporte avec rage
La loi ;
Puis il s'encourage ;
Sa fureur outrage
Sa foi ;
Vavasseur peu sage,
Il refuse hommage
Au roi.

Et, par la campagne,
Sur genêts d'Espagne
Barons,
Avec leur compagne
Gens de la montagne,
Larrons,
Vont, de valeur magne,
Criant : en campagne !
Mourons !

Allons, camarade,
Les temps de parade
Sont longs ;
Vite en embuscade,
Rase, cavalcade,
Vallons ;
La paix est maussade ;
C'est une croisade,
Allons !

– O Robert, mon maître.
Que vois-je paraître
Là-bas ?
C'est le Roi, peut-être,
Qui sur nous veut mettre
Son bras.
– Qui, moi, me soumettre ?
– Dit Robert le traître. –
Non pas !

Puis a grand' secousse,
Dans les rangs il pousse

Cœur fier !
Le sang l'éclabousse,
Sa crinière rousse
Fend l'air ;
Comme il se trémousse !
A tout coup s'émousse
Son fer.

Il crie et fait rage ;
Chacun dans l'orage
Le suit ;
Dans le sang il nage :
Il taille maint page
Qui fuit ;
Sa fureur sauvage
Attend au carnage
La nuit.

Mais sa grande épée,
Dans le sang trempée,
Se rompt ;
Sa fureur trompée
Cherche une échappée.
Affront !
La foule frappée
Autour s'est groupée
En rond.

Sa fureur s'allume ;
A son sang l'écume
Se joint :
En rond, dans la brume,
Comme sur l'enclume,
Son poing
Frappe, siffle et fume ;

Son feu se consume,
 Mais, point !
La foule se serre,
Et sa force fière
 Tarif ;
Pour chance dernière,
Robert, dont s'altère
 L'esprit.
Fait une prière,
Au Diable son père
 Qui rit ;

La foule implacable
Du nombre l'accable ;
 Le fer
D'un nœud détestable
Etreint comme un câble
 Sa chair,
Et le fils du Diable
Maudit sur le sable
 L'enfer.

Bien bas, sous la terre.
Loin de la lumière
 Caché.
 Un cachot de pierre
Est comme une bierre
 Niché ;
Robert, l'âme fière,
Est sur la litière
 Couché.

La fureur, qu'irrite

La prison maudite,
N'est plus :
Doucement médite
Robert, l'hypocrite
Reclus ;
Sa langue interdite
Prudemment évite
Refus.

– Geôlier, ami tendre.
Je vais l'âme rendre,
Hélas ! l'ai, daigne m'en tendre,
Filleul d'âge tendre
La-bas :
Oh ! va me le prendre ;
Je voudrais lui tendre
Mes bras.

Le geôlier s'agite
Et prend dans son gîte
L'enfant ;
Mais l'enfant s'irrite,
Vers le jour qu'il quitte
Levant
Sa plaintive orbite, –
– Le geôlier plus vite
Descend.

Robert, sans malaise.
Doucement apaise
Ses cris ;
De mainte fadaise
Paterne et niaise
Surpris,
L'enfant sourit d'aise, –

Pauvre enfant qu'il baise.
Tu ris !! –

L'enfant qui s'attache,
Dans son sein se cache.
Doux jeux !
Le bon parrain tâche
Qu'enfant ne se fâche.
Puis, cieux !
Lâche ! Lâche ! Lâche
Du petiot³ arrache
Les yeux.

Quand, d'argent cupide,
Le geôlier stupide
Ouvrit,
Dans la prison vide,
Près d'un corps livide,
Il vit
Sur la paille humide
Un Diable splendide
Qui rit.

Voilà tout le conte
De Robert, le comte
Maudit,
Que son père, ô honte !
Pour son propre compte
Perdit.
– Au Diable qui compte,
Le Diable. l'affronte. –
– J'ai dit. –

VIRE ET LES VIROIS.

TRIOLETS.

Je crois que quelquefois cherchant ses
aventures,
Ayant en Thessalie été pâtre Apollon,
Qu'il vint se promener jusqu'aux monts
de Beslon.
Et jusqu'aux vaux de Vire, et jusqu'aux
vaux de Bures.

LA FRESNAYE VAUQUELIN. *Art
Poétique*, ch. 2.

Qu'il fait bon aller en rimant
Des vaux de Vire aux vaux de Bures !
Pour un Poète Bas-Normand
Qu'il fait bon aller en rimant !
On s'inspire du sentiment
Des vieux chantres aux voix si pures.

Qu'il fait bon aller en rimant
Des vaux de Vire aux vaux de Bures !

Connaissez-vous Thomas Sonnet ? –
– C'était un médecin de Vire ;
Il tournait fort bien un sonnet ;
Connaissez-vous Thomas Sonnet ?
Aux malades il ordonnait
De ne jamais boire du pire.
Connaissez-vous Thomas Sonnet ? –
– C'était un médecin de Vire.

Connaissez-vous maître le Houx ?
– C'était un avocat de Vire.
Il buvait du sec et du doux :
Connaissez-vous maître le Houx ?
Il avait pris son nom du Houx
Qu'aux cabarets on voit reluire.
Connaissez-vous maître le Houx ?
– C'était un avocat de Vire.

Connaissez-vous maître Olivier ? –
– C'était un vieux foulon de Vire.
Il ne foulait que son cuvier ;
Connaissez-vous maître Olivier ?
Quant aux finesses du métier,
Il savait chanter, boire et rire.
Connaissez-vous maître Olivier ? –
– C'était un vieux foulon de Vire.

L'Olivier, le Houx, le Sonnet
Sont Paix, Cabaret, Poésie ;

Tout bon rimeur aime et connaît
L'Olivier, le Houx, le Sonnet.
Dame Raison perd son bonnet
Lorsque la rime est bien choisie :
L'Olivier, le Houx, le Sonnet,
Sont Paix, Cabaret, Poésie.

Vire est un lieu délicieux,
Vire est une ville normande.
Ce n'est pas le séjour des Dieux,
Vire est un lieu délicieux ;
Mais, ce que j'aime beaucoup mieux,
La paix que l'on y trouve est grande.
Vire est un lieu délicieux,
Vire est une ville normande.

Les cabarets y sont nombreux
Et les buveurs y sont solides.
Bien plus qu'autrefois dans Evreux
Les cabarets y sont nombreux.
On n'y voit point de cerveaux creux,
Mais on y voit des verres vides.
Les cabarets y sont nombreux
Et les buveurs y sont solides.

C'est le frais berceau des chansons
Et la mère du Vaudeville ;
Les plaideurs s'y font échantons,
C'est le frais berceau des chansons.
Les foulons percent les poinçons,
Les médecins boivent en ville :
C'est le frais berceau des chansons
Et la mère du Vaudeville.

Qu'il fait bon aller en rimant
Des vaux de Vire aux vaux de Bures !
Pour un Poète Bas-Normand
Qu'il fait bon aller en rimant !
On s'inspire du sentiment
Des vieux chantres aux voix si pures.
Qu'il fait bon aller en rimant
Des vaux de Vire aux vaux de Bures !

A LA MUSE DE L'ORNE.

Et l'Orne reverra sur son heureux rivage
Les cygnes du Méandre, et du Tibre et du
Tage

Céder à ses cygnes divins.

LA. DOUÈSPE DE SAINT-OUEN

*Ode aux Muses sur le soin que prend M.
de Segrais de loger l'Académie,*

Tu le sais comme moi, poète soucieux,
Tu n'as pas de pays ; ta patrie est aux cieux.
Pourquoi ton vers discret et morne
Des faits de tes aïeux nous va-t-il endormant ?
Et qu'importe aux neuf sœurs que tu sois Bas-Normand,
Né dans les prés qu'arrose l'Orné ?

L'Orne n'est qu'un ruisseau dont le triste courant
Ne saurait charrier quatre cents pas durant
Le bois du côteau dans la plaine.
– Le Simoïs, hélas ! n'a plus que des roseaux

Et ne saurait baiser dans les plus grandes eaux
Les genoux d'ivoire d'Hélène ;

Le Scamandre a perdu la trace de son cours ;
L'Eurotas n'entend plus aux plus splendides jours
Que le bruit du vent dans ses herbes ;
Pourtant si le Dieu Pan, ce vieux pâtre jaloux,
Voulait se faire encore une flûte à sept trous,
Il prendrait ses roseaux superbes.

Vos ondes, encombrant votre lit toujours plein,
Fleuves majestueux, du rustique moulin
N'ont jamais fait tourner la meule ;
De mille égoûts impurs votre onde se salit. –
L'Orne, la pauvre enfant, n'a qu'un tout petit lit ;
Mais elle y couche toujours seule,

Le vôtre, tout confus, est un mélange amer.
Et le Dieu s'évertue à pousser à la mer
Les honteux trésors de son urne ;
Le tien, ô ma rivière, est un lit virginal,
Tranquille, étroit, profond, dont l'ordre matinal
Atteste le repos. nocturne.

Aussi, j'aime tes bords, ô mon ruisseau chéri ;
J'y puis rêver en paix dans mon bois favori,
Evoquant les ombres anciennes :
J'y songe que parfois la Muse des Normands,
Dans ton onde qui fuit baignant ses pieds charmants,
Rêve aussi, la main dans les miennes.

Sans crainte des sots bruits et des yeux indiscrets,
Des amants de jadis et de leurs longs secrets

Elle me fait la confidence ;
De sa voix de déesse écoutant les doux sons,
De leurs vieilles amours et des vieilles chansons
J'écoute en tremblant la cadence.

Je ne suis point jaloux de ses amours passés,
Mais, les bras hardiment à sa taille enlacés,
A deux genoux sur l'herbe humide,
Je lève sans trembler mes yeux sur ses beaux yeux
Et. sur les airs chéris de mes tendres aïeux,
J'essaie une chanson timide,

Elle, sans se fâcher de mes embrassements,
Encourage ma voix qui faiblit par moments
Et fredonne la ritournelle :
C'est ainsi que parfois, vers le déclin du jour,
J'ai murmuré gaîment une note d'amour
Puisée au feu de sa prunelle.

Et puis, quand j'ai voulu, sortant du bois sacré,
Retrouver le doux chant que j'avais murmuré,
J'ai sué, – tracas inutile, –
A chercher dans mon cœur infertile et blasé ;
Car l'amour de la Muse, hélas ! s'était brisé
Au triste fracas de la ville.

Il me faut revenir aux lieux que tu chéris,
Muse, et hanter encor tes bosquets favoris
Pour trouver la note égarée :
Tu me la rediras aux longs soirs de l'été,
Baignant tes pieds de marbre au courant argenté,
N'est-ce pas, ô Muse adorée ?
Nous parlerons encor des amants d'autrefois ;

Puis tu me laisseras, à genoux dans le bois,
Te chanter encore ma flamme,
Car tu ne saurais croire à des amants- futurs :
Comme ceux d'aujourd'hui, par mille feux impurs
Ils laisseront brûler leur âme.

– Peut-être, méconnue aux siècles à venir,
Te faudra-t-il garder pour dernier souvenir
Le souvenir de nos caresses,
Et l'Orne, ta rivière, en son cours désolé,
Devra-t-elle à jamais de son lit violé
Charrier les mornes tristesses ;

Mais je dirai toujours tes augustes faveurs,
Muse, et toi, ma rivière, onde chère aux rêveurs.
Je célébrerai tes rivages :
Tes roseaux et ta boue ont nourri sur leurs bords
Plus de cygnes divins, aux célestes accords,
Que le Don, de cygnes sauvages.

– Novembre 1845. –

L'ARNETTE.

Passager viateur, qui visites ce temple.
Arrête un peu tes pas et, de grâce,
contemple
Ce tombeau dans lequel git le docte le
Houx

THOMAS SONNET DE COURVAL.

Au pied du cône vert où, dans le roc stérile
De force insinuant sa racine virile.
Pousse le chêne roux par mon père semé,
Frémit sur des cailloux mon torrent bien-aimé.
L'Orne, ce grand ruisseau qui coule vers la Manche,
Est une majesté pour ce filet d'eau blanche.
Qui, citoyen obscur, de sa veine d'argent
Ne porte pas au roi le chétif contingent.
Aux grands et petits jours, le pauvre prolétaire.
Tributaire mesquin d'un autre tributaire,
A ce vassal un peu moins dépourvu que lui
Porte de roc en roc son mince et frêle appui.

Au temps où le rocher de la sauvage lande
N'avait pour habit vert que du lichen d'Islande
Que recouvrait à peine un manteau violet
De bruyères en fleurs, broché de serpolet,
Sous le coteau perdu, vierge de pas humains,
Vierge aussi tu coulais sans aqueducs romains :
L'hiver, tu charriais le fruit des avalanches
Sans emporter les ponts ni desceller les planches ;
L'été, tu te glissais en cherchant la fraîcheur
A travers la grande herbe inconnue au faucheur,
Et puis tu la couvrais après l'heure orageuse
Du fécondant bienfait de ton onde fangeuse.
De ton petit courant, goutte à goutte compté,
Tu calculais si bien la sainte pauvreté
Qu'un moulin, établi sur tes ondes amies,
Tournait avec le fruit de tes économies,
Et, tout en écrasant le grain de son grenier,
Tu trouvais le moyen de nourrir le meunier :
Car, bien mieux qu'à cette heure, écrevisses et truites
Peuplaient les bords creusés de tes rives détruites.

Ainsi, comme le juste, obscur et sans renom,
Tu semais des bienfaits sans que ton sût ton nom.



Ou sait que Jean le Houx, qui ne buvait du pire.
Pour son amour du vin par le clergé de Vire
Se vit privé tout net de l'absolution.
Comme on n'avancait point vers la solution,
Maître le Houx, buveur fort peu mélancolique,
Mais, dans le fond de l'âme, excellent catholique,
S'achemina vers Rome, un bâton à la main,
Comme en fait foi son nom : Jean le Houx, le Romain.
On accueillit fort bien ses suppliques plaintives,
Grâce aux regards bénins de Monseigneur Saint-Yves,
Patron dont il parlait en termes délicats,
A chaque dix-neuf mai, parmi les avocats.
Jean put reprendre, absous, sur la plante meurtrie,
Le sentier toujours doux qui mène à la patrie ;
Mais, – Sonnet de Courval en est mon sûr garant, –
Ce Jean Je Houx, son cher et vénéré parent,
Qui si disertement tournait une harangue
Qu'il égalait au moins Cicéron de la langue,
D'Apelle avait fieffé ses pinceaux et son art,
Et pris sa plume d'aigle à Pierre de Ronsard ;
Or, courtisant Minerve, Apollon et Thalie,
Jean le Houx dut gaîment parcourir l'Italie ;
Les avocats normands, qui certes buvaient sec,
Qui parlaient fort latin, au besoin parlaient grec,
En savaient juste assez de Cherbourg à Carrouge
Pour distinguer au jour le vin blanc du vin rouge.
– C'était où se bornait leur science en couleur. –
Le divin Raphaël et sa blonde pâleur,
Le divin Léonard, le divin Véronèse,
Le divin Michel-Ange étaient, devers Falaise,
Gens aux basochiens inconnus ; et divin
Était un adjectif qu'on n'appliquait qu'au vin.
Le docte Jean le Houx, dans la ville éternelle,

Sentit le l'eu classique enflammer sa prunelle.
La liste des divins se prolongeait pour lui
Des Latins de jadis aux Romains d'aujourd'hui.
Du Tasse, dernier Dieu, pauvre et sublime idole,
La cendre froidissait au pied du Capitole,
Et partout rayonnait ce noble amour des arts
Qui fit les Médicis plus grands que les Césars.
Il s'en allait, ravi, de colline en colline,
Traînant ses pieds normands dans la cité divine,
Et, tout naïvement, criant Noël ! Noël !
Quand il voyait dans l'or brunir un Raphaël.
Lorsque Jean, serviteur et disciple d'Apelle,
Du maigre Michel-Ange alla voir la chapelle,
Il fut tout ébahi des merveilles du mur,
Puis, Horace à la main, chemina vers Tibur.
De Naples, vers le soir, souvent son pied agile
Dut le mener rêver au tombeau de Virgile,
Et notre bon normand alla sans doute après
Voir les champs de la Pouille et les champs Calabrais
Où, dans la guerre externe et la guerre civile.
Robert Wiscard soutint le nom des Hauteville.

Ainsi furent par Jean, ville a ville épluchés,
Hien des principautés, royaumes et duchés.
Pendant que le Virois habitait à Florence.
– Des Français de tous temps ville de préférence –
Au bord de l'Arno sombre il laissait tous les jours
Ses pensers vagabonds descendre avec le cours ;
Ses pauvres pieds meurtris étaient pris de la fièvre,
Et bien loin de songer à à Cellini l'orfèvre.
Il marquait la mesure en levant les talons,
– Souvenir cadencé des moulins à foulons. –
Le vin. vieux tentateur, de ses morsures d'hydre
Taquinait son palais rancunier, qui du cidre
S'exagérait de loin les charmes aigre-doux :

La langue démangeait au bon maître le Houx
De faire batailler, en sa chicane espiègle.
Godefroy de Genève avec Bérault de l'Aigle,
Ces rivaux qui marchaient, taillant et réformant
A travers le chaos du coutumier normand,
Et qui se chicanaient en matière civile
Pour des mots, de façon tout-à-fait incivile.
Sous le ciel d'Italie, inspireur des vers.
Sa muse, malgré lui, célébrait les cieux verts,
Et ses pinceaux rêveurs dans tous les paysages
Faisaient au gré du vent voyager les nuages.
L'Arno tout doucement emportait à la mer
Des horizons normands le souvenir amer,
Et l'œil de Jean suivait de la terre promise
Les douces visions qui son allaient à Pise.
Bientôt, n'y tenant plus, Jean voulut s'approcher.
Le plus vite qu'il pût, du coq de son clocher,
Et, quelques mois après, arrivé sans encombre,
Sous un pommier en fleurs il reposait à l'ombre.
Le voyageur errant par les sentiers romains
N'avait point du pays oublié les chemins ;
Mais, comme il s'en allait, loin des routes tracées,
Fuyant l'ennui des sots, seul avec ses pensées,
Un jour que la sueur ruisselait de son front,
S'estimant au chemin de Vire ou de Domfront,
Jean qui par les halliers allait à l'escalade,
Sourd aux tiraillements de sa plante malade,
Dut s'arrêter bien loin de tout sentier frayé,
Dans un lieu si désert qu'il fut presque effrayé ;
Les pommiers promettaient par leur tête fleurie
Des fruits de Doux-Evêque et de Doux-Dagorie :
Mais la ronce importune et le jonc malotru
Dans ce canton sauvage avaient poussé si dru.
Les bruyères étaient de tels genêts coiffées,
Que le chemin suivi, dans le conte de fées.
Pour aller conquérir la Belle au Bois dormant,

Etait facile auprès de ce coteau normand ;
Jean y suait d'ahan et scandait des iambes
Contre ces mendiants qui le happaient aux jambes,
Quand, au plus fort du mal, notre maître le Houx
Crut entendre un ruisseau frémir sur des cailloux,
Doux bruit qui rassura bien mieux qu'une lumière
Son âme, qui reprit sa gaîté coutumière ;
Il s'assit, confiant, au bord de ce ruisseau,
Et ses rêves bientôt prirent le cours de l'eau.
Je ne sais pas comment, par ce ruisseau de France,
Sa douce rêverie aboutit à Florence,
Mais il revit l'Arno, le passé complaisant
Mêlant son souvenir aux charmes du présent,
Et c'est depuis ce jour, eau frémissante et nette,
Sœur de l'Arno, qu'on t'appelle l'Arnette.

Peut-être que le Houx, en ce bienheureux jour,
Sur tes bords composa la chanson du retour ;
Mieux que l'eau d'Hippocrène ou l'eau de Castalie,
Tu pouvais l'inspirer au retour d'Italie ;
Car, s'il eût remonté jusqu'au bout du vallon,
A ta source il eût vu, comme un autre Apollon,
Messire Vauquelin, seigneur de la Fresnaie,
Qui la laissait sortir à travers une claie
Des fossés du moins grand de ses quatre châteaux ;
Et chaudement, le soir, au feu des Iveteaux,
Le grand seigneur poète et le clerc de basoche,
Que la douce frérie en Apollon rapproche,
Auraient à ton doux bruit, au sortir du vivier,
Dit les vieilles chansons du bonhomme Olivier ;
Et puis, les deux vieillards, entrechoquant leur verre,
Se seraient endormis et maudissant la guerre.

Ainsi que Jean le Houx, ton parrain bas-normand,
Je jette mon esprit à ton flot endormant,

Et souvent dans ton sein tu roules mes pensées
Vers l'amas ténébreux des tristesses passées,
Me ramenant, parfois, heureux et triomphant.
Au gai ressouvenir de mes amours d'enfant :
Aussi, de temps en temps, à mon front rêveur monte
La rougeur du plaisir et celle de la honte :
Des jours déjà passés la joie ou les soucis
Ecartent tour-à-tour ou froncent mes sourcils ;
Méprisant le présent trop brutal pour un songe e,
Aux champs de l'avenir mon œil s'égare et plonge :
Tout doucement pour lui le bénin filet d'eau
Va soulevant un coin du classique rideau ;
Alors il aperçoit, barbouillés sur les toiles,
Des cieux tout parsemés de brillantes étoiles.
Astres faits tout exprès pour chasser les ennuis
Qui dans la comédie ornent toutes les nuits :
Et puis il voit encore, ainsi qu'aux mélodrames,
D'horribles souterrains propres aux noires trames,
Et la porte secrète au bout du corridor
Par où vient le tyran, en habits brochés d'or.
Puis, trouvant trop réel ce monde fantastique,
L'Imagination, ce lutin domestique,
Cette folle, inhabile aux choses du logis,
Va librement s'ébattre en des champs élargis ;
Elle bâtit si bien, par-delà l'Amérique,
Un palais impossible en un lieu chimérique !
Ses colonnes de gaze et ses murs de vapeur,
Avec l'éclat du prisme et son charme trompeur,
Balacent au soleil leurs splendeurs dédaignées
Dans des hamacs dorés de toiles d'araignées.
Mais par l'aimable enfant qui les avait rêvés.
Ces murs-là sont détruits aussitôt qu'élevés.
Et la maligne fée en construit de si sombres,
Qui projettent si loin leurs gigantesques ombres,
Que la pauvre, transie à ce froid inconnu,
Revient en grelottant comme un enfant tout nu ;

Si bien que l'humble folle au bercail revenue
Par sa sœur la Raison se sentant retenue.
Est heureuse de voir son essor limité
A l'étroit horizon de la réalité.

A NICOLAS LE VAVASSEUR,
POÈTE DU XVII^e SIÈCLE.

Cher Bardou, je fus hier le rendre une
visite

.....

.....Alors que
j'entrai.

Mon cœur d'un coup mortel se sentit
pénétré,

Voyant auprès de toi le cierge et l'eau
bénite

.....

Comme toi je me vis à deux doigts du
trépas,

Et si dans cet instant je n'ai pas rendu
l'âme,

C'est, cher ami Bardou, que tu n'en
mourus pas.

LE VAVASSEUR, *Sonnet à Bardou.*

Comment se fait-il donc, mon obscur homonyme,
Qu'en un recueil de vers fait par un anonyme

Dont je me trouve possesseur,
Fronçant de ses voisins la grasse platitude,
Se trouve ce sonnet d'une fière attitude.

O Nicolas Le Vavasseur ?

Plus gueux que Colletet, tes muses peu savantes,
Comme lui te portaient à l'amour des servantes,

Et tu nous laisses deviner
Que le chétif espoir de quelque os médullaire
Te fit assez souvent louer l'œil séculaire
De la prêtresse du dîner.

A grand' peine parfois tu gardais l'équilibre
Entre le sel attique et l'épigramme libre,

Et pour le docte Chapelain
En vain dans ton esprit cherchas-tu l'étincelle :
Tu ne pus rencontrer, pour louer la Pucelle,
Qu'un coq-à-l'âne fort vilain.

Mais ce plat bel esprit aux pointes incongrues,
Ce poète crotté, mendiant par les rues,

Tombé si bas on ne sait d'où,
Un matin qu'il flairait l'odeur d'une cuisine,
Trouva dans son fumier une perle assez fine
Pour louer son ami Bardou.

C'est qu'avec ton esprit, pauvre grelot, semblable
A celui des troupeaux au sortir de l'étable

Et que tous, les vents font tinter,

Auprès de l'estomac, heureux en perspective.
Géant embarrassé de sa force inactive,
Tu sentais un cœur palpiter.

Aussi tu protestas en rimes assez riches,
Pour ton ami Bardou, contre les hémistiches
De l'hypercritique Boileau ;
Mais la postérité n'en tint pas plus de compte
Que ce fat de tailleur qui refusa l'escompte
De dix rimes pour un manteau⁴.

Etais-tu de Paris, de Falaise d ou de Rome,
Famélique rimeur, pauvre tête et pauvre homme,
Des belles ni des grands chéri,
Toi que j'ai vu jadis à la tête d'un livre,
Au milieu des lauriers, inhumé pour revivre
Côte à côte de Scudéri ?

C'est au commencement de l'Histoire normande
De l'abbé du Moulin. Dans ta vanité grande,
Tu promets l'immortalité :
Réalisant pour toi ta promesse candide,
L'illustre et bon curé dans son manteau splendide
T'a, comme un enfant, emporté ;

Ce qui fait que je crois que le feu poétique
S'attisa ce jour-là du feu patriotique
Pour te mettre en un doux émoi,
Et que, t'apercevant tout joufflu sous ton masque,
Je te crois simplement un Bas-Normand fantasque,
Comme Jean de Falaise et moi.

Je n'ai point comme toi, pressé par la famine.

Traîné ma Muse, hélas ! de cuisine en cuisine.
Mais le critique impartial
Trouvera qu'en mes vers, nés, naissants, comme à naître,
Il en est de mauvais, de pires, et peut-être
De bons, comme dans Martial.

Je ne connais point d'aigle à la force éternelle
Qui me puisse emporter sur le bout de son aile
Dans l'air de la postérité,
Et le Saumaise à qui j'amasse des tortures
M'exposera vraiment aux critiques futures,
Honteux comme un ressuscité ;

Mais, si quelque poète à figure hautaine
Fait sonner notre nom dans la poussière humaine
Plus haut que ses deux devanciers,
Et que son pied nous heurte au milieu des décombres,
Peut-être tendra-t-il la main à nos deux ombres
Avec des sourires princiers.

Et, traînant après lui ma muse réveillée
Devant la grande foule alors émerveillée,
On m'admira sur sa foi,
Et ce jour envié d'illusion future
Pourra dans un moment me rendre avec usure
Ce qu'aujourd'hui je fais pour toi.

L'ENFER DES POÈTES.

TIERCE RIME.

Sous la verdure grise et mate des yèbles
Errent en gémissant les poètes plaintifs,
– Poitrinaire escadron qui geint en rimes faibles. –

Ils font, – de leur métier n'étant guère inventifs, –
Un éternel concert d'amours bémolisées
Dans les chaînes de fleurs qui les tiennent captifs.

Les flûtes des bergers les plus civilisées
N'étaient que des pipeaux auprès du flageolet
Qui transmet leurs soupirs vers les champs-élysées
Ils chanteraient le Styx, si ce fleuve roulait
Dans les sept cercles noirs de sa forte ceinture
Une écume de crème et des vagues de lait.

Mais éternellement ils vont à l'aventure,
Le long de ses flots lourds, souffrant en vérité
Tout ce que sur la terre ils souffraient en peinture.

Dans les ardeurs sans fin d'un tourment mérité,

Comme fit Ixion, ils caressent la nue
Qui fond entre leurs bras durant l'éternité ;

Leur jeunesse a le fard d'une vieille ingénue,
Et, pour dompter l'amour de leurs Amaryllis,
Jamais ne leur viendra la vieillesse chenue,

Et Thémire, Dalinde, Eglé, Laure et Phylis,
Ombres sur le retour, chimères surannées,
Auront toujours pour eux des roses et des lis,

Fleurs qui demeureront toujours demi-fanées,
Beaux teints un peu rancis, mais fronts déshérités
Des austères sillons que creusent les années.

Tous les soupirs sortis des poumons irrités
De ces rimeurs blafards vont charger l'atmosphère
Qui plane lourde aux champs par ces gens habités.

C'est en vain qu'ils voudraient changer d'air et d'affaire :
Rien ne saurait troubler, dans l'éternel enclos,
La tâche que Satan à ses damnés fait faire.

Seul, un grand bruit plaintif qui semble un bruit de flots,
De leur fade tourment rompt la monotonie :
C'est un concert lointain de cris et de sanglots ;

C'est la grande cohorte, innombrable et honnie,
Des poètes maudits, dont le caprice impur
Aux fanges des égoûts abreuva leur génie.

Ces sectaires païens d'un fétichisme obscur,
Qui blasphémaient la forme en chantant la matière,
Font leur damnation sous un beau ciel d'azur.

Un soleil éternel montre sa face altière
Et son sourire d'or à ces damnés béats,
Et la mousse odorante est leur molle litière.

La lumière folâtre aux fleurs des cobéas,
Et, brisée aux raisins qui pendent sur vos têtes,
Retombe sur vos fronts, cyniques lauréats.

Rien ne semble manquer à vos cœurs de poètes,
Et vraiment vous semblez faire commodément
Votre damnation en d'éternelles fêtes :

Vous avez des Phrynés, au teint frais et charmant ;
L'amour rit dans leurs yeux, le vin rit dans vos coupes,
Et le soleil aussi rit dans le firmament ;

Mais la tristesse plane au front de tous les groupes,
Et, par intermittence, un cri de révolté
Fait rire les démons qui voltigent par troupes ;

Leurs yeux ne peuvent plus supporter la clarté ;
Les désirs de leur chair sont des flammes éteintes
Que n'attise l'espoir d'aucune volupté ;

Les rubis de leur vin, ainsi que des eaux teintes.
Inondent leur gosier sans flatter leur palais,
Ni porter au cerveau leurs courtoises atteintes :
Quand leurs yeux éblouis abaissent leurs volets.

Quand ils cessent d'ennui leurs caresses forcées,
Ou que le vin demeure aux mains des noirs valets,

Des troupes de démons en cohortes pressées,
Garde-chiourmes rivés au baignoire de l'Enfer,
Font siffler sur leur dos les vipères tressées :

Aux plus récalcitrants, les fils de Lucifer
Pour la lumière ou l'eau desserrent les paupières,
Les lèvres et les dents avec des crocs de fer ;

Si bien que, par terreur des crocs et des lanières,
Chacun fait sa besogne et vide avec dégoût
La coupe des plaisirs aux fadeurs coutumières ;

Mais la tentation de jeter à l'égoût
Le vin nauséabond subsiste, comme celle
De reposer son corps de voluptés sans goût ;

La paupière clignote à l'ardente étincelle
Que darde le soleil en d'immortels étés :
Le souvenir s'efface et le vouloir chancelle.

De torture en torture, ô pauvres tourmentés,
Vous allez, endurant vos éternels supplices,
– Torturés sans relâche et sans cesse tentés, –

Quelquefois, descendant du séjour des délices,
Passent, lauriers au front, devant tous ces damnés,
Des poètes divins les chantantes milices :

Ils passent ; et, devant les amants surannés,
Ainsi que devant ceux que brûle la lumière,
La pitié ne prend point les élus couronnés.

Il en est deux pourtant à la marche moins fière
Qui n'ont jamais pour eux de dédains offensifs,
Et l'on surprend souvent sur le grand mur de pierre

Le Dante avec Virgile, accoudés et pensifs.

– Janvier 1846 –

TEMPS GRIS.

J'ai rêvé l'autre nuit que j'étais seul au monde ; –
– Quand je dis l'autre nuit, c'était bien l'autre jour,
Mais dans mon âme ! hélas, il faisait nuit profonde. –
J'étais donc seul, tout seul, sans haine et sans amour.

Je marchais à tâtons dans cette nuit complète ;
Mes parents étaient morts, mes amis dispersés.
Et je ne trouvais plus, pour reposer ma tête,
Le chevet, confident de mes rêves passés !

Tous les indifférents de la terre où nous sommes
Passaient auprès de moi, l'air moqueur et ravi,
Et tous les affairés de la foule des hommes
Tout autour de leurs nids bourdonnaient à l'envi,
Que de tristes propos et de choses stupides
Se disaient en passant tous ces pauvres humains,
Et que d'hypocrisie en leurs saluts rapides
S'en allait, se semant ainsi par les chemins !

Et, pour une formule absurde et conspuée,
Pour un salut banal, ambigu souvenir.
Pour un seul coup de coude, un mot, une huée,
J'aurais donné dix ans de ma vie à venir !

Mais ma tête et mes pieds étaient exempts de fièvre,
J'étais sans joie au cœur, sans regret, sans désir,
Sans larmes dans les yeux, sans sourire à la lèvre,
Sans courage, sans but, sans peine et sans plaisir,

Car, dans ce grand troupeau que nul ne peut conduire,
En vain, dans tous ces gens à fronts malencontreux,
Je cherchais à connaître un frère à son sourire :
Tous faisaient la grimace et souriaient entre eux.

Mon chapeau me semblait attaché sur ma tête
Par le destin cruel avec des clous de fer,
Et je crois que j'aurais, dans ma manie honnête,
Salué sur son pieu le chapeau de Gessler.

De peur d'une bassesse innocemment commise,
De quelque salut pris pour politesse à jeûn,
J'entrai résolument dans la première église
Pour prier.... voir... et puis pour saluer quelqu'un.

Rien n'est doux ici-bas à l'âme délaissée
Comme un regard tombant d'un portrait des vieux jours.
OEil de saint ou d'aïeul qui rit à la blessée
Et qui la suit partout pour lui rire toujours.

Tourmenteurs et martyrs, dans l'or des vitraux riches
S'entretenaient ensemble avec des mots railleurs ;
Les vierges dans leur cadre et les saints dans leurs niches
Semblaient se détourner pour regarder ailleurs.

En sortant, j'eus l'idée absurde, étrange et triste

D'appeler à grands cris les dédaigneux badauds
Et de leur dérouler la merveilleuse liste
Des contours familiers aux ressorts de mon dos.

J'allais sauter en l'air, sans souci de ma chûte
Ni des rires bruyants du parterre moqueur,
Ou, tout au moins, j'allais, ennuyé de la lutte
Dire au premier passant les secrets de mon cœur ;
J'allais solliciter peut-être une querelle.
Et, pour que le combat finît à mon honneur,
J'allais gourmer du poing mon voisin le plus grêle,
Quand de mon cauchemar je sortis par bonheur.

Et je me retrouvai dans cet univers sombre
Avec mon pauvre esprit, éclairé par moments,
Et grelottant aussi le plus souvent à l'ombre
De ces grands nénuphars, – les découragements. –

Je vis distinctement dans les âmes humaines
Tous les secrets honteux de leurs pauvres ressorts,
Tous les amours mesquins et les petites haines
Qui font s'entre-attirer ou s'entre-fuir les corps.

A leur aile, une fois que la cire est fondue,
Je vis que les plus forts retombaient sur le sol ;
Je vis des plus grands saints l'haleine morfondue
Essayer vainement à prendre au ciel son vol ;

Je vis chez mes voisins misères sur misères.
Et j'aperçus chez moi sottise et vanité,
Gouffres dont je sondai les profondeurs amères. –
Et je me pris d'amour pour notre humanité.

Je compris que si laid, si vain, si ridicule
Et si chétif qu'il soit, tout le bétail humain,
– Du plus faible au plus fort la distance étant nulle, –
Est fait pour s'entre-aider et se donner la main.

Triste est la terre folle où la plante grimpante,
Etreignant au hasard, étouffe en embrassant ;
Plus triste est le désert où la sauvage plante
En vain cherche un support pour son bras languissant.

– Septembre 1845 –

ÉLÉGIE.

Le poète mourait ; – la vie au front qui tombe
Pèse et paraît un baiser étouffant ; –
L'air trop lourd lui semblait peser comme une tombe
Pour écraser sa poitrine d'enfant.

Aussi, triste et songeur, il allait, par la plaine,
Sondant l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
Et plongeant son regard dans ta nuit incertaine,
Gouffre inconnu que l'on nomme trépas.

Son esprit se perdait dans sa pensée austère ;
Il se sentait un grand frisson courir,
Quand sortit une voix du fond du monastère.
La voix disait : Mon frère, il faut mourir.

A ces mots il sourit d'un triste et doux sourire.
– Dernier rayon d'un astre qui s'en va,
Et, dans son cœur navré, je crus l'entendre dire :
– Rêve ébauché que la mort acheva, –

« Il faut mourir, dis-tu, moine qui d'aventure
As rencontré le poète en chemin ;
J'avais lu ton discours écrit dans la nature :
Aujourd'hui meurt pour que naisse demain.

Demain aussi mourra pour que cet an puisse être
A l'an passé le pont de l'avenir ;
L'heure expirante tinte à l'heure qui va naître :
Ma sœur, hélas ! ma sœur, il faut mourir.

Mais malgré son tranchant et ta haute science.
En vain ta faux toujours abat et mord ;
Car la Vie à refaire a plus de patience
Que tu n'en as à moissonner, ô Mort.

Le jour renaît du jour : l'heure renaît de l'heure ;
Le Mort revit en des enfants plus beaux ;
L'enfant rit près du lit d'un père que l'on pleure,
Et l'herbe croît au-dessus des tombeaux.

Mais pour moi qui, jeté dans les déserts du monde,
Ne sais, hélas ! comment j'y suis venu,
Plante au sable croissant, dont la tige inféconde
De l'Inconnu poussait à l'Inconnu,

Je n'ai point accompli ma mission sur terre ;
Tout sera mort lorsque je serai mort.
Que veux-tu donc de moi, Trépas, et quel mystère,
Vie, engourdit ton bras jadis si fort ?

Moi, qui m'en vais mourir, qu'ai-je fait pour revivre,
Et qu'a-t-on fait de la commune loi ?
Vie implacable, hélas ! qu'ai-je écrit dans ton livre
Pour le fermer si brusquement sur moi ?

Le poète mourut. Au champ inévitable
On vit le soir les moines accourir ;
Et puis, en s'en allant, d'une voix lamentable,
Ils disaient tous : Mon frère, il faut mourir !

Un seul resta, priant pour le pauvre poète.
Sondant la mort d'un regard curieux ;
La tombe était sans voix ; nulle fente indiscrete
Ne révélait l'avenir à ses yeux.

Quand il quitta la place, il entrevit dans l'ombre
Quelques fragments d'un papier déchiré,
Quelques vers du poète, échos d'un passé sombre,
D'un pauvre mort héritage sacré.

Il les mit dans son sein comme un enfant qu'on sauve.
Et s'en alla plus instruit et plus fort ;
Il savait que ta faux, malgré le vieillard chauve,
Est impuissante à tout trancher, ô Mort.

KYRIELLES.

De tous ceux qui vers vous s'écrient,
Et qui vous donnent, quand ils prient,
De leur cœur la bonne moitié,
Seigneur, Seigneur, ayez pitié :
Des fous qui chantent et qui rient,
Et dont les âmes se marient
Aux saints flambeaux de l'amitié,
Seigneur, Seigneur, ayez pitié.

Des vieux blasphémateurs cyniques
Qui parlent en mots ironiques
De l'amour, du ciel et de vous,
Seigneur, seigneur, délivrez-nous :
Des pédants graves et moroses,
Des aveugles chercheurs de causes,
Des faux sages et des vrais fous,
Seigneur, seigneur, délivrez-nous.

Pour les lèvres pures et roses
Que prennent pour des Heurs écloses
Les abeilles qui font leur miel,
Priez, Saints et Saintes du ciel ;
Pour les cœurs simples, d'où s'exhale
Des parfums l'odeur virginale,
Pour tous ceux qui n'ont pas de fiel,

Priez, Saints et Saintes du ciel.

De la lèvre blasée et blême,
De la lèvre qui vous blasphême,
De la lèvre au miel aigre-doux.
Seigneur, Seigneur, délivrez-nous :
Du cœur trempé de flamme impure
Qui resta toujours sans blessure,
Du cœur lâche et du cœur jaloux,
Seigneur, Seigneur, délivrez-nous.

Des fronts que les longs travaux plissent.
De ceux que les veilles pâlisent
Et qui rougissent de pudeur,
Ayez pitié, Seigneur, Seigneur ;
Des fronts où la débauche monte,
De ceux qui rougissent de honte.
De ceux qui pâlisent de peur,
Délivrez-nous, Seigneur, Seigneur.

— Février 1846. —

CONTE DE FÉES.

U u jour, je lisais, comme dans un grimoire.
Tout ieu paraissant bayer aux merles blancs,
Un vieux conte, écrit au fond de ma mémoire
En un caractère inaltérable aux ans.

C'était ce récit, – chose charmante à croire.
Et, d'une autre part, chose horrible à penser. –
Où, près de la source à laquelle on va boire.
La Fée, un beau jour, s'en alla se placer.

La fille méchante y vint ; la fille sage
Y vint boire aussi : chacune s'en alla,
Chacune, gaîment, emportant au village
Un don différent de cette source-là.

A chaque parole, une fleur odorante
Tombait, quand parlait la fillette au cœur doux ;
Mais, quand l'autre ouvrait sa lèvre murmurante,
Des serpents visqueux tombaient sur ses genoux.

Je réfléchissais sur ce profond mystère,
Et je méditais sur cet affreux serpent,
Quand j'en crus voir un qui sortait de la terre
Et se trémoussait, pour m'attendre en rampant.

Sans s'être annoncé par la moindre secousse,

Vers moi sautillait, gai comme un nouveau-né,
Un nain plus petit, mais moins laid que Tom-Pouce,
Cet affreux marmot bien proportionné.

C'était un vrai nain de conte fantastique,
Avec un long nez en arête aminci,
Et qui, bravement, clochait comme un distique
Ou comme les vers du conte que voici :

« Comme un inventeur d'astres et d'astrolabes,
Tu vas, » me dit-il, « sans prendre garde aux puits ;
Boitant bravement sur tes onze syllabes.
Tu me plais : je viens pour t'aider si je puis.

Aime bien l'étude, ô mon gros pléthorique.
Ces charmantes fleurs qu'engendre le babil
Sont tout bonnement les fleurs de rhétorique ;
L'étude les tient pendantes à son fil.

Elle voit venir aux sources des vieux maîtres
Des buveurs de goût le troupeau décroissant,
Et donne toujours à la bouche des traîtres
Le don des serpents qui sifflent en naissant.

Je suis le démon des inventeurs de mythes,
L'esprit familier de ces petits grimauds,
Enfants aveuglés des lumières subites
Qu'ils ont fait jaillir de la lettre des mots.

Toi qui crois à tout, de peur de ne rien croire,
Faible esprit, cœur neuf, bardé d'un corps grossier,
le viens pour t'aider à finir ton histoire.
N'étant pas pour rien bon diable et grand sorcier.

L'enchanteur Merlin, en forgeant la pantoufle
Qu'avait Cendrillon, chez Mirliflor, au bal,
Ne put pas si bien équilibrer son souffle
Qu'il ne laissât choir deux gouttes de cristal ;

Deux anneaux, égaux de forme et de matière.
Tombèrent brûlants sur le sol enchanté,
Diamants coquets dans leur courbure entière.
Dont un doigt de fée aurait été tenté.

Sans chercher en vain par mon art oratoire
A tirer du maître un semblable présent,
Je pris sur le sol de son laboratoire
L'anneau qu'à mon doigt tu vois luire à présent.

Le maître mit l'autre au pan de sa tunique.
Sans s'apercevoir de mon infâme tour,
Et l'alla donner, pensant qu'il fût unique,
A quelque beauté, plus belle que le jour.

Pieds et mains d'enfant, bouche d'enfant encore,
Les perles aux dents et la moire aux cheveux,
De la joue au sein. lis que parfois colore
La virginité qui va du cœur aux yeux,
Simple, n'ayant rien du démon ni de l'ange,
Voilà son portrait. L'immuable destin
M'en fait par l'anneau le possesseur étrange.
Malgré l'impudeur de mon vol clandestin.

Mais je suis plus laid que Riquet à la Houppe ;
Comme l'autre, hélas ! notre belle n'a pas

Le pouvoir d'ôter de mon nez une loupe
Et de déranger mes grotesques appas.

Prête-moi ton doigt que j'y passe la bague.
Et de cet anneau va chercher le pareil. – »
Le Nain disparut. – Attisant l'espoir vague,
Le cristal malin reluisait au soleil.

Comme Laquedem, à la marche éternelle,
Par monts et par vaux j'ai couru pour chercher
Au doigt fiancé phalange fraternelle,
Et toujours, toujours il m'a fallu marcher.

Bien des pieds mignons, bien des bouches rosées,
Bien des doigts coquets ont tenté mon regard :
Mais j'ai dédaigné ces splendeurs d'épousées,
Car je n'ai trouvé ma bague nulle part.

Mon cœur, mon pauvre cœur est une terre en friche
Avec des trous profonds, creusés par les hivers ;
Puis, ainsi qu'il arrive aux plus tristes déserts,
La fleur sauvage croît où le sol est plus riche.

Mon esprit, – pauvre esprit, – est un jardin sablé,
Tristement émaillé de fleurs de rhétorique,
Où tous les papillons, las d'un vol chimérique,
Finissent par poser leur corsage accablé.

Dans les bois de mon cœur nul passant ne s'héberge ;
Les plantes n'y vont point en halliers se formant
Pour défendre de mal la Belle au Bois dormant,

Et véritablement c'est une forêt vierge.

Sur la hanche campés, l'air fier et hasardeux,
Dans mon esprit s'en vont, à travers les allées,
De grands alexandrins aux grâces étalées,
Qui finissent toujours par marcher deux à deux.

Tous les plus petits vers, en écoliers espiègles,
Maraudeurs butinant, cueillent toutes les fleurs,
Car ce sont des enfants gâtés et persifleurs
Qui prennent leur plaisir à nazarder les règles ;

Et j'en trouve parfois tout un troupeau moqueur
A cheval sur le mur, en posture gaillarde,
Qui de ses yeux de lynx dans la forêt regarde.
Et cherche à pénétrer les secrets de mon cœur.

O toi que le soleil, bourreau de tes campagnes,
N'a pas osé marquer de son fer rouge au front,
Fleur de pommier normand, lis au milieu du rond
D'herbes et de halliers que forment tes compagnes,

Moi, Poète, je suis ainsi que le soleil,
Roi débonnaire et fort, parfois tyran farouche ;
Si le Dieu respecta ta main blanche et ta bouche,
Je conserverai pur ton fantôme vermeil :

Mais de son doux regard il t'a parfois dorée
En voilant sa splendeur de peur de te tacher ;
Ainsi, – rayon furtif qui craint de s'attacher,
Glisse mon chaste vers sur ton âme adorée.

– Mai 1846. –

LA TERRE.

Qui t'a faite si belle,
Cybèle,
Terre aux mille couleurs ?
Et pour quelle conquête,
Coquette,
Te pares-tu de fleurs ?

– La douce créature
Nature,
Pour l'heur de mes amants,
Est ma femme de chambre ;
Elle ambre
Mon beau sein tous les ans.

– Si sur ton giron moite
Miroite
Ton écrin parfumé,
Ah ! permets que j'y prenne,
Ma reine,
Un brillant embaumé.

– Vous cueillez, gens superbes,
Mes herbes,
Mes fleurs vous butinez ;
Pour vous seuls leurs calices,
Si lisses,

N'étaient pourtant pas nés.

Le Soleil, mon doux maître.
Fait naître,
Depuis quatre mille ans,
Aux froideurs de mon âme,
La flamme
De ses regards brûlants.

Sa splendide couronne
Rayonne,
Et ses quatre coursiers
Sont de race céleste
Qui reste
Sans fils ni devanciers.
A cet époux qui m'aime
Dieu même
Me fiança jadis ;
Avant l'homme et la femme,
Notre âme
S'unit au Paradis.

Depuis ce jour, tidèle,
Il mêle
Ses doux baisers aux miens,
Et, vierge d'adultère,
Sa Terre
Au soleil rend les siens.

Fomenteurs de désastres,
Des astres
M'ont souvent fait la cour ;
Mais leur lueur qui passe

S'efface
Devant celle du jour.

Le Soleil, roi du monde,
Féconde tout seul mon chaste sein :
Laisse-y la parure
Si pure
Que convoite ta main.

La camériste Aurore,
Que dore
Son bonjour matinal,
Est sa duègne en son Louvre ;
Elle ouvre
Son boudoir nuptial.

Pendant la nuit, regarde
Sa garde
Portant ses armes d'or :
C'est la Lune, autre vieille.
Qui veille
Sur moi pendant qu'il dort.

Quand la vieille méchante
S'absente,
Et va, je ne sais où.
Tout bel astre en profite.
Et vite.
S'agite comme un fou.
Dans les airs qu'ils tracassent,
Ils chassent
Leurs soupirs amoureux,

Mais souvent leur folie
S'oublie
A souffler mes cheveux.

Tous ces vents de ténèbres
Funèbres
Font flotter entre nous
Ces troubles de ménages,
Nuages
Qui cachent mon époux.

Mais l'heure courroucée
Passée,
Il n'est point rancunier ;
Toujours, après cette heure.
Il pleure
Sur mon sein le premier.

Humides de ses larmes,
Mes charmes
Lui semblent rajeunis,
Et la fleur qu'il caresse
Redresse
Ses diamants bénis.

Le Soleil, roi du monde.
Féconde
Tout seul mon chaste sein :
Laisse-y la parure
Si pure
Que convoite ta main.

LA LUNE.

Pendant la nuit regarde
Sa garde
Portant ses armes d'or :
C'est la Lune, autre vieille.
Qui veille
Sur moi pendant qu'il dort

Poète en belle humeur,
Rimeur,
Tu dis que je suis vieille,
Que je donne au soleil
L'éveil,
Quand par hasard je veille.
Tu célèbres le sein
Malsain
De la Terre où tu broutes,
En abrégant toujours
Tes jours,
Aux cailloux de ses routes.

Mais, maudits inventeurs
Menteurs,
Vous prenez tous vos têtes
Pour quelques livres saints
Empreints
Du sceau des vrais prophètes.

Sur le clocher jauni
D'un J,
L'un, – moquerie amère, –
Me dit point culminant,
Prenant
Le ciel pour sa grammaire.

Bien avant le cerveau
Nouveau,
Me voyant diaphane,
L'autre, à mon front d'argent
Changeant,
Mit le nom de Diane.

On me crut, tour à tour,
D'amour
Frondeuse et messagère ;
On mit, pour Actéon,
Mon nom
En fable bocagère.

Puis un pédant maudit
A dit
Que j'étais satellite.
Dépensant mes ennuis
Les nuits,

A ronger mon orbite,

Comme faisait Samson

Au son

Des chansons philistines,

Ou les chevaux troublés

Aux blés

Des moissons florentines.

Je suis fixe au plafond,

Au fond

De la voûte céleste,

Dans le grand trumeau bleu,

Où Dieu

Me lit aller d'un geste.

Et, comme un grand miroir,

Le soir,

Bien fourbie et sans voiles,

A mon cadre au ton doux,

Pour clous,

On mit l'or des étoiles.

La Terre, aux longs ennuis

Des nuits,

Admire dans mon disque.

Avec des yeux distraits.

Ses traits

Ainsi qu'une odalisque,

La bouche avec le front,

L'œil rond,

Collés à ma surface.

Sont tout autour de toi.

Crois-moi,
En relief sur sa face.
Si l'ennui par trop grand
La prend
De se voir si camuse.
A lancer de trois-quarts
Regards
Parfois elle s'amuse.

Par fatigue, un profil
Vient-il
A faire la grimace,
Au lieu du fatigué.
Le gai
Prend aussitôt la place.

Depuis quatre mille ans,
Aux flancs
Où grandissent les marbres.
Sont liés par les nerfs
Les serfs
De la Terre, les arbres.

Pour sortir de leurs fers.
Des airs
Ils prennent la grand'route.
Emportant avec eux
Aux cieux
La sève goutte à goutte.
Tous, avec leur larcin
Au sein,
Escaladent les nues,
Cachant, bien loin du sol,

Leur vol
Dans les branches menues.

Mais dans mon disque rond,
 Affront !
La Terre qui s'efface
Suit avec son profil
 Le fil,
Et les voit dans la glace ;

Quand tout par la forêt
 Est prêt
Dans chaque branche altière,
La reine, à ces mutins
 Hautains,
Montre sa face entière.

Cet aspect-là leur fait
 L'effet
De l'homme de Virgile ;
Ils rentrent, dans leur peur,
 L'humeur
Qu'ils rendent à l'argile.

L'humide dérobé
 Tombé
S'en retourne bien vite
En son bercail amer,
 La mer,
Qui fut son premier gîte.

Du paterne Océan,
 Géant
Qu'on drape quand il ronfle.

En voyant ce larcin.
Le sein
De colère se gonfle ;

Il gronde haletant,
Jetant
L'écume sur ses rives,
Et berçant sur son dos
Les flots
Sous les floues plaintives.

Terre, l'ordre immortel
Est tel
Que je viens de le dire ;
Ta bouche sans appas
N'a pas
Bonne grâce à médire.
Gardons, loin des jaloux,
Pour nous
Les propos sur notre âge :
Ces discours-là se fout
Et vont
Du miroir au visage.

CHANSON BACHIQUE.

Au beau milieu d'une treille
Où tout seul je m'étais mis,
A la troisième bouteille,
Doucement je m'endormis.
Dans mon sommeil m'apparurent
Tous les vieux héros qui burent
Le jus qu'inventa Noé :
Bacchus, une coupe pleine.
Soutenait le vieux Silène
Qui murmurait : Evohé !

Maître Adam, le noble ivrogne,
Embrassait Anacréon
Qui contemplait la Bourgogne
Dans le ventre d'un flacon ;
Campé sur une futaille,
De ce cheval de bataille
Basselin, le vieux normand,
Prêchait le roi Henri Quatre
Qui ne savait plus se battre,
Mais buvait royalement.

Philippe de Macédoine,
Avec son fils demi-nu.
Faisaient le procès d'un moine,
D'Aristote soutenu ;

Diogène le cynique
Montrait d'un doigt ironique
Chapelle tout décoiffé ;
Despréaux raillait Voltaire,
Qui suçait avec mystère
Une tasse de café.

Caton, la face rougie,
Pleurait d'attendrissement
Au doux récit d'une orgie
Que lui faisait Saint-Amant :
L'ami Faret, le vieux drôle
S'appuyait, sur son épaule
Avec un souris cruel,
Tandis qu'au doux bruit du verre
Alcofribas, l'œil sévère,
Achevait Pantagruel.

Puis, au milieu de mou rêve.
Je vis surgir un jardin,
Une femme. C'était Eve
Au beau milieu de l'Eden.
La femme du premier homme
Pressait le jus d'une pomme
Aux lèvres de son époux :
Le pauvre mari complice,
Buvant la mort sans malice,
Trouvait le breuvage doux.

Breuvage aimé du poète,
Jus aux tonneaux fermenté,
Toi qui berces dans sa tête
Son cerveau d'enfant gâté,
Caches-tu donc dans l'ivresse
Une arme aiguë et traîtresse

Dont l'âpre tranchant nous mord.
Et celui qui vit sur terre
L'oubli versé dans son verre,
Doit-il y boire la mort ?

UNE STATUE DRAPÉE.

O l'étrange et triste chose
Que de voir le marbre blanc
Et le rose
Debout, assis, sur le flanc,

Toujours singeant forme humaine.
Toujours nu pendant l'hiver,
Sous l'haleine
De tous les froids courants d'air

De toutes ces formes nues
Sur moi tombent des rigueurs
Inconnues,
Et de neigeuses langueurs.

J'ai pour ces pauvres déesses,
Prises en grande amitié,
Des faiblesses,
Et de leurs flancs j'ai pitié.

Et je trouve ridicule
Le beau fils de Sémélé
Comme Hercule
Avec son ventre gelé.

Puis malgré-moi je me pâme
A ce souvenir tout brut,
Qu'en la flamme
L'un naquit, l'autre mourut

Cette pitié qui me gagne
Met ma tête sur le champ
En campagne,
Et je vais tout en marchant,

Donnant à l'un ma tunique,
À l'autre mon pantalon,
Voile unique
De sa hanche à son talon.

Bravement, sans entremise,
Je passe au cou de Vénus
Ma chemise
Pour réchauffer ses seins nus.

C'est ainsi, quand il babille,
Que mon esprit, sans pitié,
Déshabille
Tout mon corps par amitié :

Et pour couvrir les épaules
Des déesses et des dieux.
Aux deux pôles.
Je me mettrais nu comme eux :

C'est pour cela que, sous l'arbre,

La bise, au lieu des héros.
Veine et marbre
Ma peau sur mes pauvres os.

L'autre jour, une statue.
Une Muse, que je crois,
Long-vêtue,
Me voyant souffler mes doigts,

Prit son grand voile à mains pleines
Et sur mon dos le plaça...
Dans mes veines
Soudain mon sang se glaça.

A l'onde de la fontaine
Le sculpteur avait trempé
L'ample laine
Dont le corps était drapé.

En maudissant Praxitèle,
Je lui rendis son manteau
D'immortelle,
Qu'on avait trempé dans l'eau.

Las de ma pitié baroque,
A tous les dieux je repris
Ma défroque,
Et ma chemise à à Cypris ;
Et, sur ma peau réchauffée
J'entassai tout en grognant
Mon trophée,
Et me dis en m'éloignant :

Dans l'hiver et sous les arbres,
Parmi des froids inconnus
Dieux de marbre.
Bienheureux ceux qui sont nus !

– Décembre 1846. –

CHANSON.

Sous la fenêtre de ma mie,
Pour l'enchanter
Le rossignol venait chanter
Pendant qu'elle était endormie :
J'ai dit au charmant rossignol :
Reprends ton vol.

Sur les lèvres de mon amie,
Pour butiner.
L'abeille venait jardiner
Pendant qu'elle était endormie ;
J'ai dit à l'abeille au long col :
Reprends ton vol.

Sur le beau front de mon amie.
Pour l'admirer,
La lune venait se mirer
Pendant qu'elle était endormie ;
J'ai dit au rayon curieux :
Remonte aux cieux.

Dans les cheveux de mon amie.
Pour la bercer,
Aura vint doucement passer
Pendant qu'elle était endormie :
J'ai dit au vent capricieux :

Remonte aux cieux.

Autour du cœur de mon amie
L'Amour narquois
Lançait les dards de son carquois,
Pendant qu'elle était endormie ;
J'ai dit au dieu malicieux :
Descends des cieux.

Oh ! pendant qu'elle est endormie.
Enfant moqueur,
Reprends ta flèche dans mon cœur
Pour percer le cœur de ma mie ;
Et puis après, si tu le veux,
Remonte aux cieux.

AU ROSSIGNOL.

Pauvre petit rossignol
 Au doux vol,
Ma Philomèle morose,
Qui dis les mêmes chansons
 Aux buissons
Depuis ta métamorphose ;

Malgré ton gosier noté
 Pour l'été,
Pour le printemps et l'automne,
Malgré tes accords câlins,
 Je te plains,
Pauvre chanteur monotone.

Lorsque l'hiver glace aux champs
 Les doux chants.
Que, sous son manteau de neige.
Pour tous les hôtes du bois
 Aux abois
Va se cachant quelque piège ;

Que fais-tu ? – Triste et lassé
 Délaissé,
Sans abri, sans amour tendre,
A quelque filet goulé,
 A la glu,

Pauvre oiseau, tu vas te prendre ;

Puis, quand viennent les beaux jours
Des amours,
Dans ton nid et sous ta plume
Quand tu couves chaudement,
Tendre amant,
Le l'eu dont ton cœur s'allume ;

L'orage avec son fracas
Perce, hélas !
Les branches et les feuillées :
Alors tu trembles d'effroi,
Tant est froid
L'abri des feuilles mouillées.

Et ce don de liberté
Si vanté,
Qu'en fais-tu ? – Sous le vieux chêne
Où tu chantas triomphant.
Tout enfant,
Ton habitude t'enchaîne.

Malgré tes belles amours
Aux beaux jours.
Le libre essor de ton aile,
Malgré tes accords câlins,
Je te plains,
O O ma pauvre Philomèle.

FLEUR DE POMMIER.

Un matin du premier printemps.
La terre fleurissait ; les anges
Baissaient les yeux de temps en temps
Pour la voir sortir de ses langes.

Ils demeurèrent interdits,
Voyant les merveilles écloses, –
Le grand pommier du Paradis
Était tout couvert, de fleurs roses.

A l'ombre des rameaux coquets,
Eve éblouie était assise
Sous le flot penché des bouquets
Qui taquinaient sa convoitise ;

Une touffe se pencha tant,
Elle était si rose et si blanche,
Qu'Eve, sans l'aide de Satan,
Et sans péché, cueillit la branche.

Par pur caprice et sans dessein,
La femme naïve et coquette
Approche les fleurs de son sein
Et le compare à sa conquête.

Malgré ses trésors de candeur.
Un éclair luit sous sa paupière
En voyant près de sa splendeur
La fleur pâlir sous la lumière.

Mais Adam, le morose époux,
La mine alongée et marrie,
Vint troubler ce triomphe doux,
D'innocente coquetterie :

« Pourquoi dépouiller le jardin
Que le Seigneur pour nous décore,
Et par un orgueil enfantin
Cueillir la fleur qui vient d'éclore

Pour avoir vaincu sans effort.
O femme jalouse et cruelle,
Ce le pauvre rameau déjà mort,
Mon Eve, en serez-vous plus belle ?

Si vous ne les aviez détruits
Dans votre vanité naïve,
Ces boutons auraient fait des fruits
Dont votre caprice nous prive. »

Eve leva ses deux beaux yeux
Remplis de larmes, sans rien dire ;
Son regard monta vers les cieux
Troubler des anges le sourire :

Car les beaux anges du Seigneur

N'avaient pas détourné leur face
En voyant le doigt moissonneur
De la coquette et son audace.

Lorsque l'automne fut venu,
Couvert de fruits pleins de mystère,
Le grand pommier, mal soutenu,
Ployait sous le faix jusqu'à terre.

Au rameau voisin du premier,
Une pomme, fort agaçante,
Et la plus grosse du pommier,
Se fardait de rougeur naissante.

L'œil d'Eve en était bien tenté ;
Sa main convoitait la merveille,
Et le serpent avait jeté
Un mot perfide en son oreille ;

Mais elle n'osait la cueillir
Sans la complicité légale,
De peur de se voir accueillir
Par la semonce conjugale.

On sait, hélas ! le dénouement
De la première comédie,
Et par l'œil féminin comment
Cela finit en tragédie.

Adam mange le fruit proscrit ;
Les anges se voilent la face ;
Et, tout près du malin esprit,
Il voit un ange qui le chasse.

Et l'ange tout en le chassant
Lui disait : « Epoux trop sévère
Qui t'en allais, la menaçant
Pour une vanité légère,

Eve à cet arbre de douleurs
Eut coupé le malheur des hommes
En arrachant toutes les fleurs
Au lieu de dérober les pommes.

Cueillir avec des yeux distraits
La fleur, dans sa chaste ignorance,
Puis l'immoler à ses attraits.
Jadis était de l'innocence :

Mais, manger le fruit de ce lieu
Malgré la divine défense,
Pour devenir pareils à Dieu,
C'est une impardonnable offense.
Bienheureux le cœur virginal
Mais maudits soient la femme et l'homme
Qui, sachant le bien et le mal,
A l'arbre vont cueillir la pomme »

LA PLUME ET L'ÉPÉE.

Qui donc le premier
Prit à son cimier
Une plume noire.
Et, pour la tailler,
Se fit chevalier
De par l'écritoire ?

Etait-ce Thibaud.
Le vaillant et beau
Comte de Champagne,
Qui, quand on fuyait.
Se désennuyait
Pendant la campagne ?

Ou, se récréant
Chez le mécréant
Du sac d'une ville,
Parmi les lépreux,
Etait-ce le preux
Sire de Joinville ?

Honneur, – quelque'il soit, –
A cet esprit droit
Qui, pendant la guerre.
Prouva qu'Apollon
N'est pas plus félon

Que Mars, son confrère.

La plume est vraiment
Sous le firmament
La sœur de l'épée :
L'une a soif de sang ;
L'autre est en naissant
Dans l'encre trempée.

En galants défis
Le père et le fils
Fêtaient leurs amies ;
Et que de sournois
Courent les tournois
Des académies !

Quoique les vengeurs
Et les arrangeurs
Epongent et fassent,
Le sang au chemin.
L'encre au parchemin
Jamais ne s'effacent.

L'œuvre du méchant
Souvent en séchant
Venge la victime ;
Au parquet le sang,
L'encre au vélin blanc
Incrustent le crime.

Mais le plus souvent
La flamberge au vent
Ainsi que la plume
Aux aventuriers

Donnent des lauriers
Et l'honneur posthume.

Jadis, les plus forts
Taillaient dans les corps
Leurs franches coudées :
Nos preux maintenant
Vont entreprenant
La mort des idées.

Plumes au long bec
Dont, jaillit le grec
Vont perçant leur proie.
Plumes de faucons,
Les plumes d'aiglons
Et les plumes d'oie.

Dans cet assaut fier,
Des plumes de fer
Jaillit l'étincelle ;
Et sur le champ-clos
Le fiel coule à flots
Et l'encre ruiselle.

On voit des bandits.
Damnés et maudits,
Terribles et braves,
Aller en pillards
Tuer les vieillards
Comme des Burgraves.

Nous avons aussi
Dans ce siècle-ci
Quelques Dom Quichotte,

Insensés bénis,
Par qui sont punis
A coups de marotte.

Ces fiers mécréants,
Cydopes géants,
Qui, dans leurs repaires,
En leurs appétits,
Mangent leurs petits
Comme les vipères.

Je n'ai ni coursier,
Ni le bras d'acier
Qui tient Rossinante,
Mais sur mon ânon
Je vais au renom
D'une façon lente ;

Car je suis Sancho,
Et, le cœur moins chaud,
La tête plus calme,
Le ventre plus gros,
Au bois des bons mots
Je cherche ma palme.

Les gros calembourgs
Et les longs discours.
Même les proverbes
Et les bouts rimés
Sont pour moi semés
De raisons superbes ;

Et sur mon grison
Sis à l'horizon.

J'entends la bataille,
Les cris des partis
Et le cliquetis
Des plumes qu'on taille.

Poltrons bienheureux,
Nous jugeons tous deux
Les coups que l'on porte ;
Et puis à tâtons
Nous ressuscitons
Une chose morte ;

Puis nous détalons ;
Aux sacrés vallons
Je dors à ma place,
Et mon âne paît
Le chardon qui naît
Au pied du Parnasse.

– Avril 1846 –

A LA VIERGE.

SONNET.

Mère de Dieu, choisie entre toutes les mères
Pour porter dans ton sein Jésus, notre sauveur,
Par combien de tourments et de douleurs amères
Ton cœur dût expier cette auguste faveur.

Pour sauver son berceau des cruelles chimères
Dont Hérode abusé nourrissait sa fureur,
Il te fallut, calmant ses douleurs éphémères.
Confier son enfance au désert protecteur ;
Et quand au Golgotha, sur une croix immonde,
Au prix de tout son sang il rachetait le monde.
Le trait réparateur sur ton cœur retombait.

Mais on ouït Jésus à son heure dernière,
Qui de son abandon se plaignait à son père. —
— Et sa mère pleurait au pied de son gibet.

SUR LE BOULEVARD DU TEMPLE.

SONNET.

Rire d'estomac fort et d'homme bien portant,
Qu'es-tu donc devenu dans toutes nos misères ? –
Ce remède à la bile et dont on usait tant,
Vous l'avez fait poison, ô race de vipères. –

Ce que disait Villon de la neige d'antan,
Je puis le dire aussi de l'esprit de nos pères
Et le redemander à l'argot révoltant
Qui fait grincer la pointe en langue de repaires. –
– Il est au cimetière où reposent leurs corps,
Et, bien moins que leur chair, il a laissé sa trace,
Car l'herbe croît plus haute au flanc de ces vieux morts.

Siècle dégénéré, bâtarde et folle race,
Que pourras-tu léguer aux enfants qu'on nourrit
De tes corps de pygmée et de ton triste esprit ?

AU PALAIS-ROYAL.

SONNET.

Bazar triste et mesquin dont le coin le plus mince
Dévore un capital au badaud commerçant,
Palais vulgarisé, bourgeois créé puissant,
Roi tombé citoyen de cardinal en prince,

Foule éveillant le bruit d'un verre que l'on rince,
Etalage brutal de tout produit baissant,
Cœur de la bourgeoisie où va comme le sang
Le flot lent et fatal des gens de la province.

Si tu savais le mot de ton destin sacré.
Pour les vivifier, si tu rendais aux veines,
Comme fait un cœur d'homme, un fluide épuré !

Mais, viscère ulcéré par toutes les gangrènes,
Aux membres languissants tu rends tout vicié
Le sang que rouge et pur ils t'avaient confié.

QUATRAINS.

L'on doit savoir souffrir pour les petites choses
Comme on saurait mourir pour les plus grandes causes ;
L'homme étant ici-bas pour souffrir et mourir,
En attendant la mort, il doit savoir souffrir.

La tristesse profonde au fond de toutes choses,
La désillusion, le découragement
Nous prouvent, sur la terre, exilés et moroses,
Que notre fin n'est pas le divertissement.

Cette soif de plaisir qui reprend de plus belle
L'homme touchant le sol, d'angoisses terrassé,
Est l'attrait par lequel il est toujours poussé
Vers la félicité de son âme immortelle.

Les autels, les tombeaux et les lits des mortels
Sont de forme semblable avec divers ministres :
Que d'autels et de lits sont des tombeaux sinistres,
Et combien peu sont des autels !

L'un est un petit dieu, l'autre grande déesse :
ELLE rompt les liens qui tentent sa fierté,
IL va forgeant des fers avec les fleurs qu'il tresse ;
Mais l'Amour vaut la Liberté.

Tartuffe avec Dom Juan, ces deux natures mièvres.
Sont deux fils de Judas qu'il nous faut mépriser :
La prière est sœur du baiser.
Il y faut le cœur et les lèvres.

TROIS DISCOURS

PRONONCÉ AU BANQUET ANNUEL DES ÉLÈVES DE JULY.

I.

Ce n'est qu'un rêve, amis, mais le plus doux des songes
Qui jamais ait franchi la porte des mensonges.
Cette nuit-là, le dieu qui préside aux rêveurs
M'avait à pleines mains dispensé ses faveurs.
Et, je puis entre nous vous le dire après boire,
C'est un dieu fort jaloux de son battant d'ivoire :
Par la porte de corne il lâche tous les jours
Rêves creux à foison, voire rêves d'amours,
Ce qui fait que souvent amoureux et poètes,
Rois, sujets, grands, petits, sages et folles têtes,
Faibles, forts, maigres, gras, grands poltrons, grands
Français et Bédouins, nobles et roturiers, guerriers.
Leurs rêves à l'esprit se perdent dans les nues
Et mettent au grand jour leurs visions cornues.

Mais mon rêve est sans corne ou je ne suis qu'un fat.

Je songeais donc qu'au fond du val de Josaphat,
Après les jours de vie, après les ans de grâce.
Pour le grand jugement s'entassait toute race.
pour la dernière fois les échos éveillés
Disaient lugubrement et comme émerveillés
Le son clair et fatal des trompettes divines ;
Rasant comme un serpent la plaine et les collines,
La multitude humaine obstruait l'horizon :
L'Europe avait forcé les murs de sa prison,
Et par delà la vue, au bord de la savane.
Des vieux morts de l'Asie entraient la caravane.

Du reste, entre les morts nulle distinction
Ne donnait privilège à quelque nation :
La justice divine, impitoyable et sûre,
Accouplait sans façon, dans son équité pure,
L'esclave fugitif au maître américain
Et les enfants de Londres aux enfants de Pékin.
On a dans tous les temps peint la mort discourtoise
Nivelant les grandeurs à sa terrible toise ;
Et mon rêve avait l'air, comme tant d'écrits forts.
D'être un vieux souvenir recousu sur les bords :
Mais un groupe en un coin, fier, terrible et superbe.
Donnait un croc-en-jambe aux strophes de Malherbe.
On pouvait reconnaître, à l'air enorgueilli.
Le bataillon sacré des enfants de Juilly,
Portant leur privilège en galants gentilshommes,
Comme ils font ici-bas dans la foule des hommes.

Oui, nous étions tous là, mes amis, vous et moi.
Attendant la sentence et causant sans émoi

Des jours anciens, surtout de notre étourderie.
Et de nos ans perdus de camaraderie ;
Et nous trouvions le temps passé joyeusement.
– Le souvenir, amis, est un écho charmant
Qui fait d'un chant douteux une suave harmonie. –
Nos préfets nous semblaient de loin sans tyrannie,
Et nous nous rappelions sans trouble et sans effroi
Les étés sans chaleur et les hivers sans froid ;
Démentant sans égards notre vieille habitude.
Nous étions indulgents pour nos maîtres d'étude,
Nous en étions venus jusqu'à nous rappeler
Les règlements maudits... si doux à violer.
En cet instant passa la voix de notre maître
Qui pour Je jugement nous sommait de paraître ;
Alors l'effroi mêlé de curiosité
Fit dans mon rêve aimé choir la réalité.
Je m'éveillai... si bien que je ne puis rien dire
Du sort que l'on réserve au meilleur comme au pire.
Ensuite, interrogeant ce que j'avais rêvé,
Repasant malgré moi mon rêve inachevé,
Je me dis qu'à cette heure où les lois courroucées
Coupaient tous les liens des parentés passées,
Notre fraternité, par la bonté de Dieu,
Trouvait sa récompense en un dernier adieu.

Tous, après leur chimère ardemment poursuivie,
Avaient usé leurs pieds aux chemins de la vie ;
Chacun était venu par son sentier divers,
De ses amis souvent disjoint par l'univers ;
Mais, malgré les écueils et tous les vents contraires,
Aux jours bons et mauvais, tous étaient restés frères.

Ils s'étaient rencontrés parfois sur le chemin,
Et tous, comme aujourd'hui s'étaient touché la main,
Se confiant l'un l'autre en ce jour d'espérance

Les heures de plaisir et les nuits de souffrance :
Ceux qui de l'existence encor touchaient le seuil
Allaient interroger les plus près du cercueil,
Et les enfants comptaient dans cette heure féconde
Leur naïve espérance aux blasés de ce monde.
Pour ceux qui, comme moi, vont, rimant au hasard,
Traîner leurs pieds poudreux de bazar en bazar,
Et qui, de sucre, hélas ! pauvres abeilles ivres,
Pensent trouver le miel au parfum des vieux livres,
A tous les feux trompeurs nous allons sans profit
Brûler les ailes d'or que le bon Dieu nous lit ; –
Nous, bourrus sans motif et bouffons à notre heure,
Nous, tristes quand on rit et joyeux quand on pleure.
Au banquet fraternel nous apportions aussi
Le produit hasardeux de notre fier souci : ! venue,
Toujours, comme aujourd'hui, quand l'heure était
La joie au cœur, le verre au poing, la tête nue,
Nous avons dit ce toast qui n'a jamais vieilli :
– Amis, à la santé des enfants de Juilly ! –

– Mercredi de Pâques 1844. –

II.

Vous souvient-il, amis, de la fête dernière
Où le frère en courant vint rejoindre son frère ?
Où le doux souvenir de leur rude chemin
Leur mit la joie au cœur et le verre à la main ?
– Non, sans doute : au passé, champ de tant de batailles,
Bien des guerriers fameux dorment sans funérailles ;
Toute une grande année a passé depuis lors,
Et dans le souvenir un an fait bien des morts.

Jamais le Temps, ce vieux à face décrépite,
N'a plus fait le jeune homme et n'a marché si vite,
Et contre une badine il échangea, dit-on,
Sa faux, dont le vieux bois lui servait de bâton.
La mode de deux mois n'est qu'une vieille sottise
Que tout homme bien né doit fuir, et qui radote ;
Et puis vous courez tous, ô mes anciens amis,
Au but qu'en votre cœur vous vous êtes promis ;
Et si vous avez fait un pas dans la carrière,
A quoi bon, n'est-ce pas, regarder en arrière ?
Loin de Deucalion, qui semait des humains,
Nous retrouvons cailloux les pierres des chemins.
Quand on sue à gravir la rude échelle humaine,
Et que quelques degrés sont montés à grand'peine,
C'est chose, n'est-ce pas, à prêter aux rieurs
Que jeter un regard sur les inférieurs ?

Pour nous, qui n'allons point par où s'en va la foule,

Nous ne saurions changer ; et le Temps qui s'écoule
Nous retrouve toujours. chantant au même seuil,
Et notre même joie et notre même deuil :
Nous chantons ce qui naît et pleurons ce qui tombe ;
Des fleurs sur les berceaux, et des fleurs sur la tombe,
C'est notre rôle, à nous, de répandre des fleurs,
Tantôt dans un sourire et tantôt dans les pleurs. !
Seulement ce vieux dieu, dont j'ai semblé médire,
N'a jamais pour personne abdiqué son. empire :
S'il ne flétrit le cœur, il nous ride le front,
Et sous sa neige, hélas ! nos cheveux blanchiront.
L'Imagination, cette folle compagne,
Qui s'échappait si bien pour battre la campagne,
Maintenant retenue au seuil de la maison,
S'affuble du béguin de sa sœur la Raison ;
Et comme un de ces Turcs accroupis sur leurs portes,
N'ayant à son foyer qu'un tas de cendres mortes,
La pauvre, en remuant d'anciennes visions,
Se chauffe au vieux soleil de ses illusions ;
Il arrive une époque en toute humaine histoire
Où l'espérance, hélas ! n'est que de la mémoire.
L'an dernier j'espérais et je rêvais : mon Dieu,
Permettez qu'aujourd'hui je me souvienne un peu.

Quand nous allions jadis, à la fin de l'automne,
Reprendre en rechignant le harnois monotone,
La joue humide encor des baisers maternels,
Les fers que nous prenions nous semblaient éternels,
Et nous suivions les yeux rougis, la tête basse,
Le chemin bien connu d'une certaine impasse.

Là succédaient aux pleurs les serrements de main
Et les jeux du pays s'oubliaient en chemin,
Puis tout était fini ; les échos du village
Ne murmuraient plus rien, quand, au bout du voyage,

Nous trouvant tous ensemble au bercail abrités,
Nous avions embrassé nos maîtres respectés ;
C'est qu'à tout âge, hélas ! aisément l'on oublie,
C'est qu'à tout âge, amis, un mot d'amour nous lie ;
L'homme est un vieux pécheur, avide d'heureux jours,
Qui de la terre au ciel va d'oublis en amours ;
Puis nous avions là-bas, pour oublier nos mères,
Les mains de nos amis et les bras de nos pères.

Puisque pour rendre hommage à nos maîtres aimés,
J'ai pris des mots usés, de longtemps réformés,
Et que du vieux collège en mon allégorie
J'ai tout naïvement fait une bergerie,
Plus qu'un accord, amis, pris dans les mêmes tous,
Je ne reviendrai plus ensuite à mes moutons.

Après les hauts pasteurs à la grave parole,
Et les moindres bergers soumis à leur contrôle,
Tout en bas, tout en bas de cet escalier noir
Qu'on nomme avec effroi l'échelle du pouvoir,
Vous souvient-il, amis, des pauvres chiens fidèles
Qui gardaient les brebis et rôdaient autour d'elles ?
Un souvenir pour eux : car ils étaient jaloux
De garder leur troupeau de l'approche des loups,
Et si quelque rebelle entamait le désordre.
Dam ! c'était la consigne, il leur fallait bien mordre :
Et puis c'était sagesse après tout : on sait bien
Qu'un excellent berger n'est rien sans un bon chien,
Et parmi les moutons, on sait ce qu'il arrive
Quand l'un d'eux dans la mer s'élance de la rive.

Je ne veux point ici, narrateur maladroit.
Vous transir au récit de nos longs jours de froid
Ni charger ma palette à plaisir assombrie

De la jaune couleur des plaines de la Brie ;
C'est un tas oublié, pêle-mêle entassé,
Qui dort tout en désordre aux rebuts du passé.
Mais jetons hardiment un regard en arrière
Sur ces jours sans souci d'une amitié sincère
Que les ambitions et les impurs tracas
Ne venaient point encor heurter à chaque pas,
Sur ces jours virginaux de notre vieille vie,
Où l'émulation n'était point de l'envie.

Avez-vous oublié ce pompeux attirail ;
Rempart qui protégeait notre commun travail ;
Ces livres souillés d'encre et parsemés d'entailles ;
– Pauvres soldats blessés à toutes les batailles ; –
Et ces thèmes bien faits, notre orgueil enfantin,
En un patois nombreux que l'on croyait latin ;
Ces tours de Cicéron qu'un régent débonnaire
Nous faisait découvrir dans un dictionnaire ;
Et ces vers triomphants sur les cinq doigts scandés,
Lambeaux du vieux Virgile à grand'peine accordés ;
Ces distiques boiteux où souvent en reptile
Se glissait l'anapeste en place du dactyle ?
Et nous étions heureux, croyant à tout cela,
Ignorants et rieurs, ne voyant au-delà,
Même aux horizons grecs, que des lis et des roses ;
Nous ouvrons gaîment notre esprit à ces choses,
Comme l'enfant qui naît ouvre les yeux au jour ;
Nous laissons comme lui rayonner notre amour,
Contemplant au hasard la nature, ce livre
Que Dieu mit devant tous quand il nous dit de vivre.
Jamais lès maux du corps, ce triste compagnon,
Ne forçaient notre esprit à quelque accès grognon
Et nous savions passer, sans faire de grimace,
Les longs hivers sans feu, les chauds étés sans glace.
Notre appétit naïf tenait pour grand régal

Des plus simples ragoûts l'étalage frugal,
Et dans les plus grands jours, sans l'aide des bouteilles,
Messer Gaster faisait merveilles sur merveilles.

A travers tout cela nous avons bien aussi
Des heures de travail et des jours de souci.
Mais foin des noirs esprits lugubres après boire.
Et tout souvenir triste est hors de ma mémoire.
Sur toute cette joie et toutes ces douleurs
Ont passé des chagrins, peut-être des malheurs,
Mais entre vieux amis on se doit, c'est l'usage.
Allégresse d'esprit et gaîté de visage.
Quand les déceptions, au fond de notre cœur,
N'ont laissé de gaîté que le rire moqueur,
Si du foyer éteint l'on retrouve la veine,
C'est que l'âme aura su, dans une heure sereine,
Puiser, pour réveiller le sourire endormi,
Son électricité dans la main d'un ami.

Nous l'avons tous puisé, ce rayon magnétique ;
Notre fête est joyeuse et tout-à-fait antique,
Chacun donnant à l'autre, en sa fraternité,
Une place à sa droite et l'hospitalité.
Nous avons tous ensemble eu l'étrange fortune
De voir au lieu d'honneur de la table commune
S'asseoir, heureux et fiers de l'accord fraternel,
Les gardiens vénérés du pouvoir paternel ;
Si bien qu'à les voir là, les enfants de naguères
Tout naturellement se sont reconnus frères.
En souvenir du temps où ce nom fut porté,
Camarades, buvons ensemble à leur santé !
C'est tout Juilly qui parle en ce toast unanime.

Maintenant pardonnez à l'ardeur qui m'anime

Si, dans le bruit public, me tenant à l'écart,
J'ai gardé pour moi seul une petite part.
Bien que ma voix soit faible après des voix si hautes,
Amis, je bois à vous, je bois à tous mes hôtes.

– Mercredi de Pâques 1845. –

III.

En suivant le chemin des Frères Provençaux,
Je me suis demandé, mes très chers commensaux,
Pourquoi devant les yeux j'avais ce prisme rose
Qui rend l'enfant joyeux sans en savoir la cause,
Moi dont l'esprit à jeûn est au mal obstiné
Et qui ne vois en beau que lorsque j'ai dîné.

N'était-ce qu'un accès de joie intempestive
Qu'aiguissait d'appétit la force digestive,
Et commentant ce vers d'un poète passé :
– Sans l'estomac le cœur reste froid et glacé. –
Les deux voisins, unis dans la même fortune,
Avaient-ils conclu trêve et fait cause commune ? –
C'est une fin fatale et triste en vérité,
Mais les ans font du cœur un roi déshérité ;
Et petit à petit, quand s'arrondit le centre,
Le cœur quitte son trône et descend dans le ventre. –
Gratuite ignominie et lâcheté sans fruit,
Triste fille du Temps que son père détruit,
Car voici venir l'heure où, vieille inoffensive,
Sur le fruit défendu s'irrite la gencive.

Etait-ce ce bonheur depuis longtemps chanté,
Aveugle précurseur de toute volupté,
Qui va devant la reine et de bruit la régale
En sonnant au hasard la marche triomphale ? –
J'ai souvent, plein de fougue et brûlant de désir,

Vu, de loin, sur la porte écrit le mot : Plaisir ;
Et quand je suis entré dans le palais splendide,
J'ai souvent rencontré, glaçant mon œil candide,
Le salut glacial de la Déception.
L'enseigne véridique est une exception,
Et ce sont les badauds qui, forts de l'étiquette,
Pour du vin de Falerne avalent la piquettes
Le vraisemblable n'est que l'écriteau du faux,
Et les plus apparents sont les moindres défauts.
Il ne faut pas juger du coude sur les manches,
Et bien des habits noirs cachent des âmes blanches ;
On voit les esprits fins hanter les plus gros corps
Et de petits esprits chez des tambours-majors.

C'est que, malgré mes jours d'expérience amère,
J'ai conservé peut-être encore une chimère :
Je crois, – ô mes amis vous m'avez fait ma foi, –
En la sainte amitié dont je garde la loi –
C'est qu'après le fromage et par-delà la poire
J'avais soif de vous dire : Amis, veuillez m'en croire.
Toujours avec raison l'usage universel
Cimenta l'amitié par le pain et le sel,
Tous, tenant à la main les palmes éphémères
Des lauriers de collège, inventés pour les mères,
Nous en avons, au jour marqué par le destin,
Orné complaisamment la salle du festin,
Et le vaincu, trinquant avec son adversaire,
A gaîment du combat fêté l'anniversaire.
Nous avons dès longtemps noyé le vieux levain
Et tout le vieux rancœur dans les Ilots du vieux vin ;
Mais d'année en année avec l'étourderie
S'en irait à vau-l'eau la camaraderie,
Nous avons à la longue, en nos festins joyeux,
A sa place installé l'amitié qui vaut mieux.
Pour tempérer l'ardeur de notre humble débauche,

Nous l'avons tous à droite et nous l'avons à gauche ;
Loin de faire la prude au bon vin que l'on sert,
Au lieu de s'en aller, elle arrive au dessert.

Nous avons, je le sais, deux grandes ennemies :
L'absence, puis la mort, – tristes épidémies
Qui s'en vont, – celle-ci de sa faux décimant,
Et l'autre entre les cœurs détachant le ciment.
Paix et respect aux morts ! liberté grande aux autres
Mais puissé-je toujours, mêlant ma voix aux vôtres.
Sur la cendre des morts ralliant les mourants
Comme un vieux caporal, dire : Serrons les rangs !
La table aura toujours d'assez nombreux convives
Si l'amitié veut bien, remplaçant les eaux vives,
De son esprit sans fiel, de ses mots un peu crus
Tremper allègrement les vins de certains crûs.
Pour moi, de quelques maux que la vie et son fleuve
– Onde toujours amère, – en descendant m'abreuve,
Au jour longtemps chômé du banquet fraternel.
Secouant les frissons du malaise éternel,
Quand l'heure arrivera, j'oublierai ma souffrance
Pour porter vos santés avec du vin de France !

– Mercredi de Pâques 1846. –

ÉPILOGUE.

Lorsque je serai mort, oh ! je vous en convie,
Si vous vous rappelez une heure de ma vie,
Amis, où d'amitié j'aie oublié la loi, –
Oubliez-moi.

Mais si quelqu'un de vous, entonnant ma louange,
Vient à dire : il n'est plus, celui dont l'âme étrange
Parfois pour consoler avait des mots si doux, –
Souvenez-vous.

Si l'on vous dit : c'était un bizarre égoïste,
Un damné misanthrope, un pédagogue triste,
Pas plus qu'en son génie en quelqu'autre il n'eut foi –
Oubliez-moi.

Mais s'il en est un seul qui, creusant mon histoire,
Vous dise : ô mes amis, respectons sa mémoire :
Quand nous avions raison se moquait-il de nous ? –
Souvenez-vous.

Si jamais quelque Hamlet, heurtant mes os livides,
Dit : hélas ! Yorick, pauvre crâne aux yeux vides !
Tu sonnais toujours creux quand on frappait sur toi, –
Oubliez-moi.

Si quelque autre, arrêtant le pied qui me condamne,
Dit : vous ne savez pas ce qui fut dans ce crâne :
Dieu cache la sagesse aux cervelles des fous. –
Souvenez-vous.

Si l'on vous dit : ici repose un homme impie
Qui la-bas en enfer dans les tourments expie
Les hommages cafards qu'il rendait à son roi, –
Oubliez-moi.

Mais si quelqu'un de vous se lève et dit : mensonges !
Il croyait au grand Dieu qu'il voyait dans ses songes,
Et, quand il était seul, il priait à genoux,
Souvenez-vous.

– Mai 1846. –



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Gustave Le Vavas seur. Poésies fugitives...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6468612k>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de

documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation

prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Pendant les folies mythologiques de la Pléiade, Ronsard, Baïf et autres allèrent passer le carnaval à Arcueil, chez Jodelle. Ils promènèrent un bouc orné de guirlandes, et Ronsard fut accusé de l'avoir sacrifié à Bacchus avec les cérémonies païennes.

2 Voir après les décisions de l'Académie qui fixaient à trois et à quatre Le nombre de lettres exigé pour une bonne rime, les épigrammes avec les rimes *Hallebarde* et *Miséricorde Scaramouche* et *Bûche*, etc.

3 *Filioli oculos.*

ORDERIC VITAL.

4 Toi qui passes sans contredit
Pour un des marchands le plus riche,
Et qui de tes draps n'es point chiche
Quand on t'en demande à crédit,
Si, me traitant en philosophe,
Robin, tu veux pour ton étoffe
De moi ne prendre jamais rien,
Mon art te fera toujours vivre,
Et je te peindrai dans mon livre
Si tu veux m'effacer du tien.

BARDOU

Table des matières

1. Page de titre
2. PRÉFACE.
3. LA RIME. Epître à mon ami ERNEST PRAROND.
4. Monsieur. Jules Buisson, peintre français, à Sant-Iago en Galice. Posad a de las Animas.
5. Monsieur. Buisson, peintre français fonda de las Naranjas,. Calle de Javellanos.
6. Monsieur Buisson (Jules), au château de Belflou.
 1. LA CLOCHE ET LA CLOCHETTE.
 2. SATIRE.
 3. LE LAI DE ROBERT-LE-DIABLE
 4. VIRE ET LES VIROIS.
 5. A LA MUSE DE L'ORNE.
 6. L'ARNETTE.
 7. A NICOLAS LE VAVASSEUR, POÈTE DU XVII^e SIÈCLE.
 8. L'ENFER DES POÈTES.
 9. TEMPS GRIS.
10. ÉLÉGIE.
11. KYRIELLES.
12. CONTE DE FÉES.
13. LA TERRE.
14. LA LUNE.
15. CHANSON BACHIQUE.
16. UNE STATUE DRAPÉE.
17. CHANSON.
18. AU ROSSIGNOL.
19. FLEUR DE POMMIER.

20. LA PLUME ET L ÉPÉE.
21. A LA VIERGE.
22. SUR LE BOULEVARD DU TEMPLE.
23. AU PALAIS-ROYAL.
24. QUATRAINS.
25. TROIS DISCOURS PRONONCÉ AU BANQUET
ANNUEL DES ÉLÈVES DE JULY.
 1. Chapitre I.
 2. Chapitre II.
 3. Chapitre III.
7. ÉPILOGUE.
8. Notes
9. À propos de cette édition numérique